

**The Project Gutenberg eBook of La lyre héroïque et dolente, by Pierre Quillard**

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located in the United States, you'll have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: La lyre héroïque et dolente

Author: Pierre Quillard

Release date: December 5, 2013 [EBook #44359]

Language: French

Credits: Produced by Laurent Vogel and the Online Distributed Proofreading Team at <http://www.pgdp.net> (This file was produced from images generously made available by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>)

\*\*\* START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LA LYRE HÉROÏQUE ET DOLENTE \*\*\*

PIERRE QUILLARD

**LA LYRE  
HÉROÏQUE ET DOLENTE**

DE SABLE ET D'OR  
LA GLOIRE DU VERBE.—L'ERRANTE  
LA FILLE AUX MAINS COUPÉES



PARIS  
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE  
XV, RVE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCVII

Tous droits réservés

*DU MÊME AUTEUR:*

L'ANTRE DES NYMPHES de Porphyre, traduit du grec	1 plq.
LES LETTRES RUSTIQUES de Claudius Ælianus, Prenestin, traduites du grec, illustrées d'un Avant-propos et d'un Commentaire latin	1 vol.
LE LIVRE DE JAMBLIQUE SUR LES MYSTÈRES, traduit du grec	1 vol.
PHILOKTÈTÈS, traduit de Sophocle et représenté à l'Odéon	1 vol.
LA QUESTION D'ORIENT ET LA POLITIQUE PERSONNELLE DE M. HANOTAUX, en collaboration avec le docteur L. Margery	1 vol.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE:

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

## **DÉDICACE**

A LA MÉMOIRE D'ÉPHRAÏM MIKHAEL

Tu t'en allas, un soir de mai: la ville en fête  
Haletait de printemps, de jeunesse et d'amour,  
Et tu nous as quittés pour la nuit sans retour,  
Ame mélancolique et toujours inquiète.

En vain les mornes dieux, formidables et doux,  
Ont détaché ta main de nos mains fraternelles:  
Le sel âcre des pleurs brûle encor nos prunelles  
Quand ta voix, triomphant des heures, chante en nous

Et fait surgir parmi les roses des vesprées,  
Sous des voiles tissés de soleils et de cieux,  
Une vierge dolente au regard anxieux  
Qui nous appelle et fuit vers les ombres sacrées.

Forme grave dressée au seuil mauvais du sort,  
Image de fierté qui pleurait et s'est tue,  
Ma bouche te cherchait d'une lèvre éperdue;  
Mais j'ai heurté du front les portes de la mort

Hélas! et tu survis dans nos seules mémoires  
Et sans que rien m'entende au tombeau souterrain,  
Je fixe tristement sur le vantail d'airain  
Avec l'amer laurier les palmes illusoires.

## **DE SABLE ET D'OR**

### **LES FLEURS NOIRES**

*A MARCEL COLLIÈRE*

### **LES FLEURS NOIRES**

*A Émile Galle.*

Au bord de quels sinistres lacs d'eau lourde et sombre,  
O ténébreuses fleurs plus vastes que la mort,  
Les dieux muets du soir et les dieux froids du nord  
Tissent-ils votre robe d'ombre?

Vos abîmes de nuit dévorent le soleil;  
Le jour est offensé par vos voiles de veuves  
Et vous avez puisé sans peur aux mornes fleuves  
L'onde farouche du sommeil.

O fleurs noires, le vent de l'aube vous balance:  
Mais nul parfum d'amour ne s'exhale de vous,  
Chères, et vous versez dans les cœurs las et fous  
L'incantation du silence.

La vie épand en vain ses perfides douceurs;  
La pourpre du printemps inutile flamboie:  
Votre deuil rédempteur libère de la joie;

Salut, impérieuses sœurs.

Je vous aime et je veux dormir, soyez clémentes:  
Je ne troublerai pas votre calme immortel  
Et, là-bas, j'oublierai, loin du jour et du ciel,  
La bouche rouge des amantes.

## LE DIEU MORT

*A André Fontainas.*

Une étoile, une seule étoile. O funérailles  
Royales! solitude où la gloire mourait  
Sur un bûcher perdu derrière la forêt,  
A l'écart des drapeaux, du glaive et des batailles.

Le héros s'en allait sans pourpre, enseveli  
Dans une soie éteinte et dans les tresses rousses  
Des captives et des amantes: lèvres douces  
Et voraces, vous qui buviez le sang pâli,

Vers quels baisers souriez-vous? Vers quelles fêtes  
Sonne déjà l'appel de vos chants oubliés?  
Ah, mensongères! pour des larmes en vos yeux,  
Il fallait l'apparat de célèbres défaites

Et l'horreur des clairons déchirant le ciel noir,  
Pour tordre avec des cris de pleureuses louées  
Vos corps, mimes en deuil sous le vol des nuées,  
Parmi la rouge odeur des torches dans le soir.

Mais nul regard viril n'a, du haut des murailles,  
Avidement cueilli la fleur de vos bras nus:  
Vous avez fui. Le roi ne s'éveillera plus.  
Une étoile, une seule étoile. O funérailles.

## RUINES

*A Maurice Nicolle.*

L'illustre ville meurt à l'ombre de ses murs;  
L'herbe victorieuse a reconquis la plaine;  
Les chapiteaux brisés saignent de raisins mûrs.

Le barbare enroulé dans sa cape de laine  
Qui paît de l'aube au soir ses chevreux outrageux  
Foule sans frissonner l'orgueil du sol Hellène.

Ni le soleil oblique au flanc des monts neigeux  
Ni l'aurore dorant les cimes embrumées  
Ne réveillent en lui la mémoire des dieux.

Ils dorment à jamais dans leurs urnes fermées  
Et quand le buffle vil insulte insolemment  
La porte triomphale où passaient des armées,

Nul glaive de héros apparu ne défend  
Le porche dévasté par l'hiver et l'automne  
Dans le tragique deuil de son écroulement.

Le sombre lierre a clos la gueule de Gorgone.

## PAR LA NUIT D'AUTOMNE

Par l'automnale nuit la terre se résigne,  
Muette sous le fait des ombres tumultueuses:  
Nul astre en qui survive un espoir d'aubes claires,  
Un espoir de matin crevant son œuf de cygne.

Les soleils d'autrefois fermentent dans la vigne.

Maintenant au pas sourd de noires haquenées,  
Sans faire gémir l'herbe ou résonner la roche,  
Tel qu'une chevauchée impitoyable, approche

Le troupeau saccageur des suprêmes journées.

Un parfum triste vient des grappes condamnées.

Demain l'or et le sang des étoiles sublimes  
Seront déshonorés par la soif de la horde;  
Mais voici qu'une pluie invisible déborde  
Et tombe lentement des sinistres abîmes.

Serait-ce pas les Dieux qui pleurent leurs vieux crimes?

O Dieux, je ne sais pas quel Léthé vous enivre  
De poisons plus amers que le fiel des Lémures:  
Que vous importe à vous, la mort des grappes mûres  
Et le viol raillé par le bruit vil du cuivre?

Les pampres desséchés ne veulent pas revivre.

## SOLITUDE

*A Grégoire le Roy.*

C'est un grand silence après le chant du cor,  
Comme dans les villes mortes  
Où les chats peuvent encor  
Rêver sur le seuil des portes.

Sous le dais noir de la nuit  
Les rois radieux, les belles chevauchées  
Foulaient dans l'or et le bruit  
Le sang des roses fauchées.

Des femmes embaumaient l'air  
Parmi le velours des porches;  
Nous voyions couler la résine des torches  
Sur les gantelets de fer.

Mais les heures sont passées  
De la joie et du décor  
Et dans nos âmes lassées  
C'est un grand silence après le chant du cor.

## PAROLES SUR LA TERRASSE

*A Puvis de Chavannes.*

Des reines blanches inclinées  
Aux balustrades d'améthystes  
Pour fleurir la mort des journées  
Effeillent des glycines tristes.

Fleurs plus brèves que les plus brèves,  
Vains thyrses que le vent spolie,  
Les noirs flots sans rives ni grèves  
Emportent leur cendre pâlie;

Et c'est le deuil d'un double automne,  
Soir du jour et soir des feuillées,  
Qui dévaste l'ombre et frissonne  
Dans les ramilles dépouillées.

Des pas glissent sur la terrasse;  
Une étoffe roide s'y froisse;  
Les voix que la nuit blême efface  
Tremblent d'adieux, meurent d'angoisse,

Et cygnes chassés de tout fleuve,  
S'en vont fébriles et blessées,  
Sans que la ténèbre s'émeuve  
Aux cris des âmes délaissées.

## L'AUTOMNE A DÉNUDÉ...

L'automne a dénudé les glèbes et le soir,

Un soir d'exil et de mains désunies,  
S'approche à l'horizon des plaines infinies,  
Roi dévêtu de pourpre et spolié d'espoir.

O marcheur aux pieds nus et las qui viens t'asseoir  
Sans compagnon, parmi les landes défleuries,  
Près des eaux mornes, quelles mêmes agonies  
Alourdissent ton front vers ce triste miroir?

Je le sais, tout se meurt dans ton âme d'automne.  
Laisse la nuit prendre les fleurs qu'elle moissonne  
Et l'amour défaillant d'un cœur ensanglanté,

Pour qu'après le sommeil et les ombres fidèles  
Les clairons triomphaux de l'aube et de l'été  
Fassent surgir enfin les roses immortelles.

## LES VAINES IMAGES

*A HENRI DE RÉGNIER*

### PSYCHÉ

Petite âme, Psyché mélancolique, dors,  
Lys d'aurore surgi des heures ténébreuses,  
Tes bras souples et frais et tes lèvres heureuses  
Ont rajeuni mon cœur et réjoui mon corps.

Et tu m'as cru, petite âme blanche et farouche,  
Tel que ton désir vierge encore me voulait  
Pendant tes longs baisers de miel pur et de lait,  
Tant que l'ombre a menti comme mentait ma bouche.

Nulle parole et nulle étreinte et nul baiser  
N'ont trahi la douleur secrète du cilice;  
Mais éveillée avec l'aube révélatrice  
Tu frémissais, Psyché fragile, à te briser,

Si le jour désillant ta paupière sereine  
Au lieu du doux vainqueur que rêvait ton émoi  
Te décelait mes poings crispés même vers toi  
Et mes yeux éperdus de colère et de haine;

Car je te hais de tout ton amour, ô Psyché,  
Pour les jours à venir et les futures heures  
Et les perfides flots de larmes et de leurres  
Qui jailliront un jour de ton être caché.

Mais avant que la nuit divine m'abandonne,  
Avec le dur métal des gouffres sidéraux  
Je forgerai le masque amoureux d'un héros,  
Rieur comme l'Avril, grave comme l'automne;

Mort vivant sur les lèvres mortes d'un vivant,  
Le masque couvrira ma face convulsée;  
Et maintenant que l'aube éclate! O fiancée  
Chez qui la femme, hélas! va survivre à l'enfant.

Eveille-toi, rouvre ta bouche qui s'est tue,  
Tu n'entendras de moi que paroles d'orgueil  
Et je me dresse sous les morsures du deuil  
Lauré d'or et pareil à ma propre statue.

### ÉLIANE

#### I

Des jours et puis des jours ont fui. Je me souviens  
De cette joie ainsi que de quelque étrangère  
Et c'est une féerie encor que j'exagère  
De tout le deuil enclos dans les plaisirs anciens.

Mais nos baisers furent les fruits des Hespérides  
Dont nous avons mâché la cendre, seulement  
La cendre! le verger solitaire et charmant  
N'a pas calmé la soif de nos lèvres arides.

D'autres sont revenus semblables à des dieux  
De l'île où par orgueil nous nous aventurâmes;  
Les guirlandes d'amour alourdissaient leurs rames  
Et la galère en fleurs émerveillait les yeux.

Je ne jalouse pas leurs fanfares de gloire  
Ni les pavots ni les étendards éployés  
Dont l'ombre rouge flotte auprès des boucliers:  
Leur songe était moins beau que notre ivresse noire,

Et j'erre en ce jardin fouetté du vent brutal,  
Plus fier que les héros aux soirs d'apothéoses,  
Tandis qu'autour de moi les nostalgiques roses  
S'effeuillent vainement vers l'Orient natal.

## II

Je t'aimais et les dieux ont dénoué nos bras,  
Et nous vivons à la dérive au cours des heures;  
Et je ne t'entends plus quand tu ris ou tu pleures:  
Mais je viendrai vers toi quand tu m'appelleras.

A la dérive! des palais au bord des fleuves,  
D'impérieuses voix m'invitent, dans la nuit  
Et par les aubes; mais qu'importe? l'eau s'enfuit  
Et je ferme mes yeux aux chevelures veuves.

Je sais: l'hôtellerie est pleine de buveurs:  
Au mur rit la lambrusque et la rose trémière  
Et les raisins gonflés d'aurore et de lumière  
Versent les vieux soleils dans les cerveaux rêveurs.

Les sveltes baladins, les joueuses de lyre  
Et les masques d'amour y glissent dans le soir  
Et la terrasse est vide où je pourrais m'asseoir:  
Je n'aborderai pas aux perrons de porphyre;

Nulle reine en manteau de pourpre et d'argent clair  
Ne tendra sur le seuil ses lèvres vers ma bouche;  
Voile noire, carène noire, ombre farouche,  
La nef sans gouvernail s'en va jusqu'à la mer

Et je m'endormirai parmi les vagues vertes,  
Parmi les mornes flots sans borne, à moins qu'un soir,  
Sur une rive heureuse, au sommet de la tour  
Dominant la vallée et les terres désertes,

Tu ne parais dans ta robe de soleil  
Et tu ne m'offres en un geste qui pardonne  
Tes cheveux éployés plus riches que l'automne  
Et les baisers anciens plus doux que le sommeil.

## III

Je ne sais plus dans quels chemins ni sous quels cieux  
La reine de mon cœur, la reine de mes yeux,  
La souveraine de mes larmes ignorées,  
Qui tord en ses cheveux l'or fauve des vesprées,  
Passa sans un regard vers mon front en exil  
Comme un soleil d'hiver oublieux de l'avril.

Hélas! les lys sont morts; les roses sont fanées;  
L'impitoyable deuil défleurit les années.  
Elle ne connaît plus les choses d'autrefois;  
Son oreille infidèle a désappris ma voix,  
Ma voix tremblante et les paroles murmurées  
Et le frissonnement des étreintes sacrées.

Et maintenant, et maintenant! je veux en vain  
M'interdire les jours et le passé divin.

Ma lèvre qu'elle sut délicate naguères  
Est chaude d'une bouche et de baisers vulgaires  
Et j'ai bu pour marcher dans l'ombre de la mort  
Le vin des matelots et des hommes du port.

Mais cette ivresse est triste, ô reine, et je t'implore.  
Reviens, fais resplendir la gloire de l'aurore.  
Jette sur les bois nus un manteau de printemps  
Et pare les sentiers des roses que j'attends.

Sois bienveillante; ou si les beaux jardins des rêves  
Sont clos pour jamais, soit! les heures seront brèves  
Où je vivrai dans la lumière et dans le bruit,  
Et je descendrai seul les marches de la nuit.

#### IV

Par quelle cruauté des implacables dieux?  
Si loin des jours royaux et pavoisés de joie,  
Un soleil tel que les anciens soleils flamboie  
Et tes cheveux en fleur épouvantent mes yeux.

Parmi le deuil hélas! et les ombres tombales,  
Que me veux-tu, sourire impérieux encor  
Qui fais se réveiller avec un sursaut d'or  
Le prestige menteur des aubes triomphales?

Oui: tes lèvres m'étaient douces près de la mer  
Et sur la fauve grève où dormaient les carènes  
Gonflaient d'un chant si pur les conques des Sirènes  
Que des oiseaux neigeaient autour de toi dans l'air

Et que le souvenir des ailes éployées  
Palpite en mes regards éblouis. O rayons  
Eteints! vols disparus d'aigles et d'alcyons!  
Voix morte désormais sur des lèvres souillées!

Voix morte et pour moi seul vivante: je voudrais  
Ne plus l'entendre et que la terre devînt noire  
Et que la nuit sereine engloutît la mémoire  
De ta beauté semblable aux roses des forêts.

Mais l'ombre décevante est encore hantée  
Par les dieux importuns qui défendent l'oubli  
Et la poignante fleur au calice pâli  
Sollicite toujours ma bouche ensanglantée.

#### HYMNIS

*Pour Bernard Lazare.*

#### I

Face d'ombre, je viens à toi; la nuit m'emporte.  
Poussière évanouie aux plis blancs d'un linceul,  
Pâle vierge oubliée et que j'honore seul  
D'une fleur morte hélas! moins que ta grâce morte,

Je viens à toi qui dors au fond des siècles lourds  
Et dont le pur tombeau fait les lèvres fidèles:  
Je n'ai pas entendu les mots qui naissaient d'elles  
Ni goûté la douceur de tes tristes amours:

Mais je pleure ton corps et son charme équivoque  
Et les baisers trop lents qui l'auraient effleuré,  
Chair de jadis, désir dont je me suis leurré  
Parce qu'un même appel de buccins nous évoque

Vers les mêmes cyprès noirs et silencieux...  
Vain appel, vaine ombre et menteuses fanfares:  
Jamais je ne clorai de mes lèvres avares  
Tes yeux désenchantés qui connurent les dieux.

Sommeille loin de moi près de la mer antique

Sous un ciel insulté par de confuses voix  
Où la vague qui chante encor comme autrefois  
Entrechoque les mâts du port aromatique:

Toujours l'âpre soleil et la foule et l'embrun,  
Loin de moi, troubleront ta poussière ignorée  
Et l'inutile fleur que je t'ai consacrée  
Ne réjouira pas ta cendre d'un parfum.

## II

Viens respirer l'odeur des vignes et des fruits.

Ce soir te sera doux comme tes longues nuits,  
Hymnis, enfant qui dors depuis deux mille années,  
Et par le souffle lent des sentes où je fuis  
Les roses du tombeau ne seront point fanées.

Je te dédie, enfant, la mourante forêt.

Elle se pare encor malgré son mal secret:  
Tu te reconnaîtras à sa noble agonie,  
Vierge dont le front pâle et fiévreux se paraît  
D'or royal attristé par la blême ancolie.

L'automne funéraire embaume les halliers.

Hymnis! Hymnis! Hymnis! tes cheveux déliés  
Libres du bandeau strict où tu les emprisonnes  
Ont frôlé des santals et des girofliers  
Et se sont enivrés de cruelles automnes.

De plus calmes parfums, ce soir, te charmeront.

Pour que ton corps sacré retourne sans affront  
De la forêt qui meurt aux ténèbres divines  
Je veux entrelacer à l'entour de ton front  
Le thyrsé noir du lierre aux suprêmes glycines.

## CHRYSARION

Sur cette mer toujours déserte où nos yeux vains  
S'égarèrent dans l'ennui des solitudes mornes,  
Le navire, aux clameurs des conques et des cornes,  
Fleurit avec l'aurore éclatante; et tu vins,

Apportant le parfum des terres étrangères,  
Le reflet des soleils morts parmi tes cheveux  
Et pour les cœurs lassés, graves et dédaigneux  
L'enchantement de quelques heures plus légères.

Trop de désirs déçus et d'espoirs abusés  
Hantent notre mémoire et sanglotent en elle:  
Nous n'avons pas tendu vers ta chair fraternelle  
Nos lèvres dès longtemps déprises des baisers.

Mais les heures passaient douces comme la soie  
En vêtements tramés de soleil et de nuit,  
Danseuse au collier d'or qui fulgure et s'enfuit,  
Amante triste et grave en marche vers la joie,

Et vous qui regardiez des astres abolis,  
Visages inquiets ivres du vieux mensonge,  
O faces de stupeur, d'extases et de songe  
Sur qui l'ombre clémente est tombée à longs plis;

Puis la dernière; et ce fut toi-même, inclinée  
A la poupe et semant des roses dans le soir  
Afin que la galère et le sillage noir  
S'illustrassent encor d'une pourpre fanée

Et que la sombre mer sourît à nos yeux vains.

## L'ERRANTE



## L'ERRANTE

I nunc ad hostem, at in perpetuum mea.

## I. DE SABLE ET D'OR.

L'HOMME songe dans le soir somptueux et morne; à la balustrade croulante de la vieille demeure, il s'est accoudé solitairement et ses yeux, qui depuis des mois et des années n'ont plus reflété que les choses silencieuses, regardent au loin, dans les plaines assombries, s'étager les villes où des foules inconnues aiment, bataillent, agonisent et s'évanouissent comme des fumées.

Ici le roc que nul printemps n'a paré, cime triste abreuvée jadis par le sang des victimes, alors que les dieux stupides se gorgeaient de sacrifices, cime cruelle où les roses d'Avril n'ont jamais souri, où les sources n'ont pas pleuré doucement la mort future des fleurs vouées au vieillard qui les emporte, quand vient l'automne.

L'HOMME songe dans le soir somptueux et morne; tandis que le ciel flamboie d'une plus rouge gloire et que l'or insultant les ténèbres enrichit ses prunelles, des bûchers tragiques s'effondrent et l'âme déserte est envahie par un tumulte de chevauchée; tourbillons de fer, gueules hurlantes, éclairs de glaive, chevelures et crinières confondues, la horde passe dans sa pensée.

Et l'HOMME se détourne du spectacle éclatant; ailleurs la terrasse est interrompue: les pesantes eaux d'un lac sans fond baignent de leur horreur immobile la roche qui disparaît dans le vertige de l'abîme. Maintenant l'HOMME marche, les yeux ivres de nuit, vers le lac d'ombre monotone et sa voix lassée frôle de lentes paroles les ondes sépulcrales, les ondes épaisses qui ne frissonnent pas.

L'HOMME

Nuit moins sinistre que le soir, ô nuit rebelle  
A mon désir, tu n'es pas l'ombre que j'appelle  
Et trop d'astres encor m'offusquent de clarté  
Pour que je boive en toi les coupes du Léthé.

Autrefois, j'ai vécu derrière les murailles  
Des villes; je connais les brèves funérailles  
De toute joie et vers la cime et vers la tour,  
Pour le muet exil que je veux sans retour,  
J'ai fui l'âcre parfum des roses effeuillées.

Lorsque je suis venu, les portes verrouillées  
Pleuraient plaintivement comme des chiens meurtris,  
Et j'oubliais le monde et méprisais leurs cris:  
Mais la pierre me parle ainsi qu'une vivante  
Maintenant, et flambeau d'angoisse et d'épouvante,  
Dans mon cœur las du crépuscule rouge et noir,  
Chaque étoile qui monte allume un triste espoir.

Eaux bienheureuses, vos paupières sont voilées:  
Aucun rêve de ciel et d'algues emmêlées  
N'ondule dans le calme abîme; nul reflet  
Des jours antérieurs où l'aube étincelait  
Sur votre moire alors juvénile et chantante  
Ne se réveille en vous par la nuit éclatante  
Avec le souvenir d'un antique soleil.  
Eaux bienheureuses, vous dormez du vrai sommeil.  
Vous les pâles, vous les froides et les obscures,  
Vous les mortes.

J'attends les suprêmes augures,  
Les cygnes éternels ouvrant leur vol sacré,  
Et l'heure, enfin libératrice, où je serai,  
Eaux bienheureuses, lac de nuit, lac de silence,  
Digne de votre accueil et de votre clémence.

Ainsi le solitaire invoque les ondes fatidiques. Mais pendant qu'il parle, les étoiles plus nombreuses ruissellent sur les pentes abruptes et l'ERRANTE est survenue; ses haillons brochés d'or illusoire par les astres dénoncent les routes hostiles, les morsures du vent, peut-être l'agression de mains brutales. Furtive elle s'est assise sur les marches disjointes et l'HOMME tout à coup se trouve face à face avec elle.

L'HOMME

Va-t'en. Que me veux-tu, larve ou fantôme humain,  
Dont le pas sacrilège usurpe mon chemin:

J'ignore quel passé funéraire t'escorte  
Et me barre avec toi la route de la porte,  
Ou si ta robe aux plis ténébreux de son deuil  
Recèle un étendard de victoire et d'orgueil,

Mais qu'importe? tu viens des carrefours vulgaires,  
Et tendresse, douleur, pourpre illustre des guerres,  
Clameurs des foules furieuses, bruit des pas,  
Gestes des suppliants, monde, je ne veux pas,  
Quand je me penche enfin vers l'ombre sans aurore,  
Qu'un souvenir des jours anciens attende encore  
A mon âme recluse et mûre pour la nuit.  
Va-t'en.

#### L'ERRANTE

Je suis venue où le soir me conduit,  
Par le soleil ou par la pluie aux larges gouttes,  
Après des routes et des routes et des routes.  
Quand je suivais la mer aux heures de reflux  
Le sable de la grève a brûlé mes pieds nus;  
Et ma chair a saigné de toutes les épines  
A travers les fourrés, les ronces des ravines  
Et les ajoncs aux rudes marges des marais.  
Mais partout, aussitôt que la terre où j'errais  
Portait empreinte sur l'argile ou sur l'arène  
La trace des vivants, j'ai fui. Je sais la haine  
Dont ils poursuivent la passante et sur mes yeux  
Ont pesé trop souvent leurs poings injurieux  
Pour que je m'aventure ayant vu leurs foulées.

Seuls parfois les palais des villes écroulées  
Sous leurs porches déchus fraternels à mon sort  
M'ont offert un sommeil puissant comme la mort.  
La solitude ment où tu viens d'apparaître;  
L'asile de repos que je croyais sans maître  
Abrite hélas! ton âme fauve de vivant:  
Je quitterai le seuil et le toit décevant  
Où ton deuil autre que mon deuil se cache et pleure  
L'ombre immense est hospitalière.

#### L'HOMME

Non, demeure,  
Puisque la volonté de ton sort et du soir  
A mené tes pieds las vers le morne manoir  
Et vers l'hôte imprévu dressé devant ta face  
En qui ta voix a fait s'épanouir, vivace,  
Une fleur de jadis aux pistils oubliés.  
J'y consens: ô soleils abolis, flamboyez  
Encore, surgissez dans ma sombre mémoire  
En aube de suprême et cinéraire gloire  
Avant que cette chair s'engloutisse à jamais;  
Et toi, dolente ombre d'une ombre que j'aimais  
Et qui m'a refusé ses lèvres mensongères,  
Toi qui dormis sous des étoiles étrangères  
Des sommeils flagellés par l'âpre fouet du vent,  
Entre sans peur avec un sourire d'enfant  
Et l'ingénuité d'une âme puérile  
Dans la vieille maison où le hasard t'exile.

#### L'ERRANTE

Je ne sais même pas ce qu'on nomme les ans,  
Ni combien de matins, combien de jours pesants  
Ont écrasé l'errante amère et résignée,  
Homme, ni quelles eaux lustrales l'ont baignée  
Où le secret des dieux demeure enseveli,  
Quelles eaux de pitié, de refuge et d'oubli,  
Emportant dans le cours pacifique des fleuves  
Tout un faix dilué de souffrance et d'épreuves.

A peine un souvenir obscur survit en moi,  
Heure d'angoisse, heure de détresse et d'effroi  
Qui m'a fait tressaillir d'une crainte ignorée:  
Des reîtres ont voulu m'entraîner, à l'orée

De la forêt; j'ai fui leurs lèvres et leurs mains,  
Eperdue, à travers les rochers sans chemins,  
Et je frissonne encor de l'étreinte éludée  
Jadis, quand mon horreur de vierge dénudée  
Écoutait survenir l'approche des pas lourds.

Cependant par des soirs, solitaires toujours,  
J'ai miré mon visage au miroir des fontaines  
Et tendu vers mon front des lèvres incertaines  
Dont la source perfide a glacé le désir;  
Et l'ombre s'effaça que j'ai voulu saisir,  
Comme un pâle soleil qui sombre au flot nocturne,  
Sans avoir accueilli mon baiser taciturne.

Mais voici que ta voix grave qui m'effrayait  
Parle plus doucement à mon cœur inquiet  
Et qu'après les assauts de la tempête rude  
Des astres bienveillants dorent la solitude.  
Donc j'entrerai sans peur dans la maison.

Salut,  
Seuil, et que les haillons du passé révolu  
S'envolent de ma chair au vent qui les emporte  
Ainsi qu'un vain linceul d'où jaillit une morte  
Pour renaître en splendeur de soleil exalté,  
Belle de sa jeunesse et de sa nudité.

## II. DE GUEULES.

Dans la mélancolique demeure où les murs s'émerveillaient de sa beauté, saluée par les figures amies des lices, irradiant l'eau ternie des miroirs, l'ERRANTE est entrée blanche et nue.

Elle n'a point refusé ses lèvres et les rouges floraisons de la joie ont fleuri impérieusement, par la vibrante offrande de son corps à l'HOMME éveillé d'un long rêve.

Il a plongé dans les coffrets de bronze ses mains fiévreuses et prodigues, et l'armure d'or et les brocarts et les gemmes et le glaive ont échappé aux chaînes noires des ténèbres.

Sur les seins et sur les épaules de l'ERRANTE, tous les trésors enfouis dans le sépulcre du silence depuis des siècles, des ans et des jours, resplendissent avec l'aurore.

Au seuil matinal de la porte, elle se dresse en sa robe de pourpre qui recèle sous le sang figé de la soie, avec la cotte de mailles, l'irréprochable acier du glaive.

Pensive, elle s'est retournée vers l'HOMME qui fait un geste d'adieu, et comme hésitante et retenue par la puissance d'une main invisible, elle tarde à franchir le seuil.

### L'ERRANTE

Je le sais: mon destin m'entraîne et tu le veux,  
J'irai. Je dois offrir aux chocs tumultueux  
Dès le premier appel de l'aube avant-courrière  
Ma poitrine héroïque et libre de guerrière;  
Et mon poing brandira le glaive désormais.  
Je le sais: mais l'exil sombre où tu t'enfermais  
S'illumine pour toi de ma chair apparue,  
Et radieuse encor, même absente, j'obstrue  
Les portes de la nuit que tu heurtais déjà.  
Ami, dont ma venue importune outragea  
Le manoir de silence et d'ombre inviolée,  
Pardonne, pour ton deuil de solitude emblée,  
A l'Errante qui part, chaude de tes baisers.

### L'HOMME

Va: le soleil bondit dans les cieux embrasés;  
C'est l'heure, il faut franchir le seuil et vers les villes  
Te ruer en clamant aux oreilles serviles  
Tout ce que les tombeaux t'ont livré de secrets.

Viens et regarde: là de houleuses forêts  
Où les pasteurs de porcs se vautrent dans les bauges;  
Puis des plaines, rumeurs des blés, parfum des sauges,  
Et les paysans nus courbés sous les sillons  
A jamais; et plus loin des foules en haillons,  
Troupeaux lâches que tu mueras en fauves hardes,  
Tournent vers le palais des prunelles hagardes  
Et des poings décharnés par l'immuable faim  
Sans que la torche encor s'enflamme dans leur main.

Ce qui fut moi naguère et richesse stérile  
Et dépouille des temps silencieux rutilé  
Autour de ton front jeune et de tes seins altiers:  
Voici venir un vol de cygnes éployés,  
Le vol tardif et sûr des prophétiques ailes  
Qui m'invite au sommeil des ondes éternelles.

Va: la chair que la mort heureuse requérait  
S'évanouit parmi les choses, sans regret,  
Maintenant que tu m'as affranchi de moi-même  
Et que tu peux, maîtresse enfin du double emblème,  
Descendre vers les serfs de la glèbe et des murs  
Et, selon le vouloir des trois monstres obscurs,  
Tendre le rameau d'or ou férir de l'épée.

L'HOMME disparaît sous les eaux immobiles, sous les eaux épaisses où ne palpité aucune lueur.  
L'ERRANTE contemple longuement le lac d'ombre monotone, puis marche, auréolée par la gloire  
du matin, vers les plaines et vers les villes orientales, tandis que sa voix dans la solitude chante  
les batailles futures.

#### L'ERRANTE

Homme, revis en moi. Dans ma dextre crispée  
Je serre puissamment le pommeau froid du glaive  
Et si le monstre ancien se rebelle et se lève,  
Je rougirai le sol de sa tête coupée,

Moi, celle qui connaît les suprêmes paroles  
Et toute la douleur avec toute la joie;  
Je chasserai le loup et l'hyène de proie  
Et je veux emporter les royales corolles

Que les dragons jaloux gardaient des mains humaines:  
Afin que le parfum des roses inconnues,  
Epars farouchement sous la voûte des nues,  
Suscite dans les cœurs les désirs et les haines,

Je viens à vous, frères penchés sur les emblaves,  
Attelés à la meule au fond de l'ergastule;  
Mon verbe lacérant l'antique crépuscule  
Souffle une âme de pourpre à vos âmes d'esclaves;

Redressez-vous; sarclez les herbes parasites:  
Lancez contre le ciel les pierres de vos geôles,  
Et que les murs vaincus par vos fortes épaules  
Vous ouvrent le jardin des terres interdites

Où, plus belles, des fleurs de rêve vont éclore  
En butin triomphal pour les races vengées,  
Tandis que le sang vil des bêtes égorgées  
Se mêle par mon glaive au sang pur de l'aurore.

### **VERS L'AUORE**

*A A.-FERDINAND HEROLD*

### **LES AUMONIÈRES**

*A A.-F. Plicque.*

Sur la grève qu'avaient souillée  
Les conquérants et les héros,  
Près de la mer pacifiée  
Pleine des frissons auguraux,

Les poings perdus dans les crinières  
De leurs chevaux roses et blancs,  
C'étaient les bonnes aumônières  
Qui reviennent tous les mille ans.

Cymodoce, Aglaure, Euryanthe,  
Au caprice d'un galop fou  
Elles passaient; leur flamboyante  
Chevelure brûlait leur cou.

Lèvres douces comme la soie,  
Lumineuses comme les cieux,  
Elles chantaient un chant de joie  
Vers l'Océan mystérieux.

Tandis que vibraient des abeilles  
Autour des étalons loyaux,  
Elles plongeaient dans des corbeilles  
Leurs bras riches de lourds bijoux

Et brandissant leurs mains sacrées,  
Bonnes au yeux chargés de pleurs,  
Parmi les vagues empourprées  
Semaient d'impériales fleurs;

Car les coroles millénaires  
Éparses en vol d'Orient  
Calment les antiques colères  
Et charment le vieil Océan.

## MARE TENEBRARUM

*A Emile Gallé.*

Durant les jours de brume et les soirs sans étoiles  
Le vent triste a fané la pourpre de nos voiles;  
Mais nos cœurs s'attardant aux soleils révolus  
Oubliaient le deuil vain des flux et des reflux.

La barque tressaillait de la poupe à la proue  
Avec le ronflement d'un cheval qui s'ébroue;  
Mais nos cœurs enchantés de chants évanouis  
Oubliaient la clameur des vagues et des nuits.

Hier l'Aurore brusque a jailli de nos rêves;  
Le marbre bleu des mers et l'or fauve des grèves  
Eblouissaient nos yeux brûlés par les embruns  
Et le dragon rostral s'enivrait de parfums.

Mais l'ombre en flocons noirs a neigé sur nos âmes,  
L'ombre que nul soleil ne fondra de ses flammes  
Et déjà le dragon, loin des havres heureux,  
Mord les antiques flots glacés et ténébreux.

## LE PÈLERINAGE HORS DE L'OMBRE

*A Remy de Gourmont.*

### I

Ame riche de nuit, d'étoiles et de rêves  
Qui puisas des trésors aux urnes d'un tombeau  
N'abandonneras-tu jamais tes blêmes grèves  
Pour cette ville en fleurs sous le printemps nouveau?

Ame riche de nuit, mon âme, tu recèles  
Assez d'astres perdus et de soleils éteints:  
Viens connaître la chair et les lèvres de celles  
Qui tendent leurs seins nus aux pourpres des matins

Et font en souriant à l'aurore sereine  
Fluer entre leurs doigts le sable et leurs cheveux,  
Pour que, vivante enfin, ma bouche amère apprenne  
A goûter le miel blond des heures. Tu le veux,

Ame lasse déjà des ivresses futures,  
Toi qui n'as rien chéri que les pleurs et la mort:  
Le vent gonfle d'amour les voiles toujours pures:  
Loin de l'île où la blanche Hymnis repose et dort,

Pour moi seul, dans le vain cénotaphe des roses,  
Nous irons conquérir son corps ressuscité;  
Sans doute elle revit par les métempsycoses  
Sur le sol oublieux que parait sa beauté

Et parmi les parfums sauvages des galères,  
Les chiens, les portefaix qui geignent en marchant,  
Elle va, lourde encor des gloires tumultueuses,  
Sans que nul ait compris la douceur de son chant.

## II

L'écume violée a neigé de la proue;  
Les mauves qui mouillaient leurs plumes aux flots noirs  
Ont secoué le sel des vagues sur ma joue.

Le sel des vagues! Tels les pleurs d'antiques soirs  
Enrichirent jadis de gemmes dissipées  
Ces yeux fous aujourd'hui d'aventure et d'espairs.

Puis la forêt flamba de cruelles épées;  
Mais plus d'ombre tombait des branchages pieux  
Pour voiler le sommeil inquiet des Napées.

Ainsi les âpres bois ont défendu mes yeux  
Jadis et quand le jour en troublait l'eau tranquille,  
Ils étalaient dans l'air leur deuil impérieux.

Or maintenant, voici les portes de la ville;  
Je franchirai les murs sans désir de retour  
Heureux si dans la solitude où je m'exile

L'ombre descend sur moi du temple et de la tour.

## III

Farouche de voir les aurores  
Et les soleils épanouis,  
L'eau tressaillait dans les amphores  
Sur la marge grise des puits

Et les ténèbres souterraines,  
Les iris de sombre cristal  
Se flétrissaient comme des reines  
Captives d'un soudard brutal.

Les servantes et les esclaves  
Riaient à l'entour; mais tu vins,  
Et tu voilas de voiles graves  
Les filles des antres divins.

Protectrice des eaux dolentes  
Qui sais les rites d'autrefois,  
J'ai trempé mes lèvres tremblantes  
A la coupe triste où tu bois:

Souviens-toi d'heures et d'années  
Et de soleils, étends les mains  
Vers les clématites fanées,  
Vers les étoiles des jasmins;

Et sur la terre des merveilles  
Que pavoisaient de nobles cieux  
Fais reflourir les belles treilles  
De nos jardins silencieux.

## NATIVITÉ

L'enfant né de la terre et libéré par elle  
Tendit, farouche et nu, son torse impérieux  
Hors de l'antre où mourait la nuit surnaturelle;

Mais la brusque splendeur du soleil et des cieux,  
Lacérant l'ombre avec des griffes empourprées,  
Ne fit pas tressaillir l'eau calme de ses yeux.

Désormais dédaigneux des fontaines sacrées,  
Il buvait puissamment la lumière et l'orgueil,  
O ténèbres en pleurs, ô mères éventrées!

Et quand il eut vaincu les lianes du seuil  
Et déployé sa chevelure dans l'aurore,  
Les arbres lui chantaient un chant de bon accueil.

Dans l'allégresse de la force qui s'essore  
Il marchait à travers la natale forêt,  
Attentif aux frissons du feuillage sonore;

Autour de lui le vol des abeilles vibrait  
Et le miel embaumant ses lèvres fatidiques  
Révélait à son cœur l'ineffable secret

De la vie immortelle et des sèves antiques.

## LE CHÈVRE-PIEDS

Sous cette roche en pleurs où dort la femme nue,  
Nuage d'aube éparse en la menteuse nuit,  
Le chèvre-pieds regarde à travers l'eau qui flue  
Les lointaines maisons de labeur et de bruit.

Les tristes paysans se penchent vers la glèbe  
Pour un baiser de serfs et de jaloux amants  
Dont la bouche haineuse évoque de l'Erèbe  
L'or futur des épis et des riches froments.

Avares de moissons qui fatiguent les granges,  
Ils méprisent l'aurore et les soleils couchants  
Et leur oreille est close aux paroles étranges  
Qui montent des taillis, des sources et des champs;

Et la charrue, avec les jours et les années,  
Impitoyable au deuil des bois mystérieux  
Offense la beauté des forêts profanées  
Où rôdaient librement les fauves et les dieux.

Mais le sylvain survit à la sylve abattue;  
Dans l'antre encor voilé de feuillage, sa chair  
Immortelle, à travers les siècles, perpétue  
Le grand frisson d'amour qui fait tressaillir l'air;

Et dans les flancs d'une passante solitaire  
Il sème au chant des eaux et des rameaux flottants  
Des fils aventureux affranchis de la terre  
En qui bout la jeunesse héroïque des temps.

## FLAMMES

Parmi les âcres fleurs des lauriers, cette voix  
Évocatrice en nous de gloire révolue  
Émanait de la mer, du soir et d'autrefois:

«Enfants tristes, penchés vers l'ombre, l'ombre afflue  
Et monte jusqu'à vos lèvres avec les flots  
Dont vous enivriez votre âme irrésolue.

La séculaire nuit opprime vos yeux clos,  
Enfants tristes, et vos poitrines lacérées  
Se gonflent lâchement de stériles sanglots.

Si votre bouche a soif des aubes empourprées  
Et du sang lumineux qui sacre le matin  
Quel sortilège encor vous attrait aux vesprées?

D'un geste, dans la nuit, décisif et hautain,  
Reniez le poison des ondes léthéennes  
Et marchez sans retour vers un autre destin.»

Frénétiques, hors des ténèbres anciennes  
Nous avons fait jaillir dans le ciel morne et noir  
Une farouche aurore à la cime des chênes,

Et dociles au cri de désir et d'espoir,  
Nous respirons les roses rouges de la joie,  
Depuis que déjouant les embûches du soir

La torche avec l'épée à notre poing flamboie.

## LE JARDIN DE CASSIOPÉE

A ALFRED VALLETTE

Cassiopée, s'étant déclarée, par orgueil, plus belle que les Néréides, dut exposer au monstre marin sa fille Andromède, qui fut délivrée par Persée. Après sa mort, Cassiopée fut mise au rang des Constellations.

(MYTHOGRAPHES GRECS.)

## LE JARDIN DE CASSIOPÉE

L'HOMME

Sans matins blancs et sans étoiles dans la nuit,  
A travers le brouillard où soufflait le vent rude,  
J'ai cheminé de solitude en solitude  
N'ayant pour compagnon que l'immuable ennui.

Derrière les rocs noirs qui portent le ciel triste,  
Monotone, la mer invisible pleurait;  
Et jusqu'à l'horizon barré par la forêt,  
Les maigres tamaris et l'âpre fleur du ciste.

Puis des jours mornes dans le silence des bois  
Pesèrent sur mon front en gouttes d'ombre lourde:  
Nul bruit d'oiseau qui chante ou de source qui sourde  
N'a dissipé l'horreur d'ouïr ma seule voix;

Et ce fut à nouveau la lande grise et plate,  
La houle des genévriers et des ajoncs,  
Que n'illustra jamais de tragiques rayons  
Quelque couchant royal au manteau d'écarlate.

Mais le riche verger m'attend. O treilles d'or,  
Saurai-je encor saisir vos grappes immortelles,  
Les mains lasses d'avoir cueilli des asphodèles  
Et de sombres pavots qui conseillent la mort?

CASSIOPÉE

Qui que tu sois, passant envoyé par le sort,  
Venu des ténébreux chemins, franchis la haie,  
Cueille d'un seul regard toute la roseraie,  
Que ses vivants parfums te sauvent de la mort!

Tends les mains; le verger de force et de liesse  
Que n'a pas envahi l'ombre du dernier dieu  
T'offre les raisins clairs, les oranges de feu,  
Et si ta lèvre a soif d'amour, l'aube acquiesce,

La mer chante; appelé par les conques des flots,  
Après les jours ou les longs mois de bonne halte,  
Tu partiras: le vin des amphores exalte  
L'orgueil viril et pur qui sacre les héros

Et son baume puissant délivre l'âme esclave;  
Tu partiras dans la splendeur d'un soir d'été  
Tel que le soleil rouge au ciel ensanglanté  
Teigne en pourpre l'embrun de neige sous l'étrave.

Tourbillonne le vol des typhons éployés!  
Qu'importe au pèlerin dédaigneux et farouche  
Ivre éternellement d'avoir bu sur ma bouche  
Le mépris du ciel vide et des dieux reniés!

## VOIX DERRIÈRE LA HAIE

VENDÉMIAIRE

LES VENDANGEURS



Les sarments rampaient entre les pierres  
Ou montaient au tronc rugueux des ormes,  
Tordus et noués en nœuds difformes  
Comme des orvets et des vipères.

Courbés sous le fouet des rois avarés,  
Nous avons versé nos pleurs, nos peines;  
Nous avons ouvert nos pâles veines,  
Nous avons nourri les vignes rares;

Nous avons pillé les ceps d'automne;  
Le moût bruissait au fond des cuves,  
Pour les maîtres, saouls de chauds effluves,  
Le sang de nos cœurs emplit la tonne.

*NIVOSE*

#### LES COUPEURS DE ROSEAUX

L'eau langoureuse endormait les saules;  
Vers le déclin des tièdes journées  
Elle frôlait de lèvres pâmées  
Les seins roses, les blanches épaules.

Le chœur estival des femmes nues  
Plus doux que le chant des tourterelles  
Propageait parmi les roseaux grêles  
Le frisson de voluptés inconnues.

Roseaux, vous clorez nos pauvres huttes.  
D'autres prendront vos fragiles âmes;  
Ils évoqueront les belles femmes  
Avec la voix magique des flûtes.

*FLORÉAL*

#### LES TISSERANDS

Notre peau s'use au fer des navettes,  
Notre peau gerce à tistre la soie;  
Dehors le printemps chante et flamboie:  
Nous ne connaissons ni fleurs ni fêtes.

Toujours notre front dolent s'incline  
Vers le métier dès la prime aurore;  
Toujours nos doigts fanés font éclore  
De fraîches fleurs dans l'étoffe fine.

Et sur le linceul et sur les langes  
Des empereurs porphyrogénètes  
Nous entrelaçons les fauves bêtes  
Qui rôdent dans nos songes étranges.

*THERMIDOR*

#### LES MARINS

Nous avons dompté les mers funèbres  
Et vaincu leurs gueules forcenées:  
La lèpre mord nos mains décharnées  
Ronge la moelle de nos vertèbres.

En vain le soleil d'été rayonne:  
Car nous nous traînons dans les venelles,  
Grelottant de fièvres éternelles,  
Et sur nos os la laine frissonne.

Cependant nous portions dans la cale  
La poudre d'or et les aromates  
Et de souples filles aux chairs mates  
Mûres de lumière orientale.

#### LA DOULEUR A CRIÉ

L'HOMME

La douleur a crié du fond des belles heures.

Les roses du jardin, le parfum que tu fleures  
L'opulente senteur de l'été triomphant  
S'évanouit; le meurtre souffle avec le vent:  
La douleur a crié du fond des belles heures.

Pantelante, Andromède agonise à jamais.

Un suprême baiser aux lèvres que j'aimais,  
Et dans le rouge soir je brandirai l'épée,  
Puisque hors du verger calme, Cassiopée,  
Pantelante, Andromède agonise à jamais

Mais l'invincible orgueil vit dans les treize étoiles.

Si la tempête hurle et lacère les voiles,  
J'attends sans peur l'assaut des vagues et des cieux;  
Les astres immortels réconfortent mes yeux  
Et l'invincible orgueil vit dans les treize étoiles.

## LA GLOIRE DU VERBE

### LA GLOIRE DU VERBE

*A CAMILLE BLOCH*

### LA GLOIRE DU VERBE

#### I

Une nuit langoureuse et sereine enveloppe  
D'un cercle de lapis ouvré de roses d'or  
Les barques, essaim las de cygnes sans essor,  
Les palmiers, les canaux, les plaines et Canope;

Et des flambeaux pareils à des soleils couchants  
Illuminent la soie et les gemmes persanes.  
Tandis qu'au rire aigu des jeunes courtisanes  
Les nefs, lourdes d'amour, glissent avec des chants.

Les esclaves courbés effleurent de leurs rames  
Les papyrus géants teints de brèves clartés  
Et l'eau lente roulant des flots de voluptés  
Où se mirent les yeux et les seins nus des femmes.

Mais non loin, sourd au bruit sacrilège que font  
Les voix des matelots, les flûtes et les harpes  
Le guérisseur voilé de ses triples écharpes  
Ossar-Hapi sommeille en son temple profond;

Et de vagues lueurs éparses sur les dalles  
Eclairent tristement de leurs reflets confus  
Les suppliants couchés auprès des grêles fûts  
En un fétide amas de chairs et de sandales.

Seul debout dans sa force et sa beauté, parmi  
Les pèlerins perclus de maux, rongés d'ulcères,  
Mais tel que le géant déchiré par les serres  
Du vautour, un Hellène orgueilleux et blêmi

Evoque sans trembler le prince du mystère:  
«O maître, hôte caché du sanctuaire, ô Roi,  
Vierge d'étonnement puéril et d'effroi,  
J'ai connu tous les dieux du ciel et de la terre,

Atroces et cléments, magnifiques et laids  
Et j'ai prié selon l'ordonnance des rites  
Près du fleuve farouche où chantent les lychnites  
Dans la splendeur des clairs de lune violets

Et là-bas, où les daims paissent la mousse rase  
Sous les neiges de la fabuleuse Thulé,  
J'ai lu le sort écrit dans l'azur constellé  
Par les nuits qu'une aurore inoubliable embrase;

Mais nul n'a dit le mot que j'ai cherché longtemps  
Et qui me guérirait des angoisses de l'âme:  
Parle, sinon la mort prochaine me réclame  
Et l'horreur d'ignorer me consume: j'attends.»

## II

Alors des profondeurs et des ténèbres saintes  
Comme un jeune soleil sort des gouffres marins,  
Blanche, laissant couler des épaules aux reins  
Ses cheveux où nageaient de pâles hyacinthes,

Une femme surgit: son manteau radieux  
Revêtait son beau corps d'une pourpre vivante;  
Des abîmes d'amour, de joie et d'épouvante  
Où sombrerait l'esprit des hommes et des dieux

S'ouvraient terriblement dans ses larges prunelles  
Et les villes, les champs, les cimes, les déserts,  
La mer prodigieuse et l'infini des airs  
Semblaient se réfléchir et disparaître en elles;

Et lorsqu'elle parla, son ineffable voix  
Unissait aux échos des lyres et des sistres  
Le souffle des baisers et les râles sinistres  
De la haine et le bruit des vagues et des bois:

«Marcheur pensif, enfant prédestiné qui nies  
Les songes et l'espoir de ton cœur puéril,  
Tu vas, émerveillé des floraisons d'avril  
Et des soirs frissonnant de calmes harmonies;

Tu regardes avec des tendresses d'amant  
Les nuages légers ouvrir leurs ailes closes  
A l'aube, et comme un vol de flamants blancs et roses  
S'élever dans les champs du ciel éperdument;

Volontaire captif de l'éternelle Omphale  
Tu parles bas aux Vierges chastes et tu sais  
Faire chanter aux corps ardemment enlacés  
Des hymnes inouïs d'impudeur triomphale;

Ton esprit altéré de désirs immortels  
Epuiserait encor la coupe des prières,  
Ta parole dément tes attitudes fières  
Et tu t'es prosterné devant tous les autels.

Mais toujours au milieu de tes extases vaines  
Le mensonge des dieux et des lèvres te point  
Et tu verses, déçu d'aimer ce qui n'est point,  
Tous les pleurs de tes yeux et le sang de tes veines.

Si tu n'étreins que des chimères, si tu bois  
L'enivrement de vins illusoires, qu'importe?  
Le soleil meurt, la foule imaginaire est morte  
Mais le monde subsiste en ta seule âme: vois!

Les jours se sont fanés comme des roses brèves,  
Mais ton Verbe a créé le mirage où tu vis  
Et je nais à tes yeux de tes regards ravis  
Et je garde à jamais la gloire de tes rêves.»

La forme s'effaça, la parole se tut,  
Et délivré du poids antérieur des chaînes,  
L'homme plana plus haut que les heures prochaines  
Et comme tout, canaux, cité, temple abattu

S'enfonçait lentement dans la brume amassée  
Sur le fond ténébreux des êtres et des temps,  
Pure clarté, pistils de rayons éclatants,  
Il vit s'épanouir la fleur de sa pensée.

# LES MYTHES

*A MARCEL COLLIÈRE.*

## L'AVENTURIER

*A Charles Andler.*

Là-haut, temple ou palais dressé sur la colline,  
Un amoncellement de blocs prodigieux  
Monte: des chiens de bronze aux yeux de cornaline  
Hurlent aux quatre vents, la gueule vers les cieux.

Les murs massifs, coupes de portes métalliques,  
Sont écaillés de cuivre et peints de vermillon;  
Au faite, le soleil frappe de feux obliques  
Un étendard taillé dans la peau d'un lion.

Pacifiques, devant la demeure farouche,  
Des rosiers rouges et des lys parent le bois  
Où passe, inoffensive aux roses qu'elle touche,  
L'enfant belle à dompter les héros et les rois.

Le calme lumineux du jour mourant caresse  
L'enfant grave: elle glisse entre les nobles fleurs  
Avec des gestes lents d'idole ou de prêtresse  
Qui n'a jamais connu le rire ni les pleurs.

Elle va, contemplant de ses larges prunelles  
Les vagues de forêts qui ferment l'horizon  
Et le val où le soir vêt d'ombres solennelles  
Le maître hérissé d'une horrible toison.

C'est son père, tueur de bœufs, ployeur de chênes;  
Embusqué tel qu'un fauve aux aguets, il attend  
Les voyageurs qui vont vers les cités prochaines  
Et fait craquer leurs os en ses doigts de Titan.

Puis il revient, tranquille, après chaque tuerie,  
Courbé sous le butin comme un roi triomphant,  
Et tandis que les morts saignent dans la prairie  
Suspend de lourds colliers au cou de son enfant.

Maintenant une nuit de lune, froide et claire,  
Découpe le profil des monts sur les chemins;  
Le meurtrier fatal, sans haine et sans colère,  
Ecoute s'approcher un bruit de pas humains.

Et voici qu'au détour de la route moussue  
Apparaît, radieux sous l'armure qui luit,  
Un guerrier casqué d'or qui porte une massue  
Et dont le manteau rouge illumine la nuit.

Le Tueur, allongé dans la broussaille, épie  
Le Héros dédaigneux en marche vers la mort;  
Mais celui-ci, clamant vers la muraille impie,  
Réveille les échos de la forêt qui dort:

«Je suis venu; hors du repaire, ô vainqueur d'hommes!  
Si tu fuis devant moi je dirai que tu mens;  
Mais tu mériteras le nom dont tu te nommes  
Si tu peux m'étouffer dans tes embrassements.»

—«Soit! ta bouche saura la saveur de la terre.»  
Et l'antique lutteur se dresse avec ennui  
Pour écraser d'un coup de poing et faire taire  
L'éphèbe injurieux qui parla devant lui.

Ils se prennent, poitrine unie et chair mêlée,  
Groupe tumultueux de râles et de cris:  
L'enfant calme regarde, au fond de la vallée,  
Le meurtre habituel du haut des monts fleuris.

Elle voit seulement se mouvoir dans la plaine  
L'ombre du double corps et des torses jumeaux

Et sûre du vainqueur, s'enivre avec l'haleine  
Des parfums langoureux épars sous les rameaux.

Mais tout à coup, après une clameur sauvage,  
Ses impassibles yeux se ferment de terreur:  
Comme un bœuf abattu dans le natal herbage,  
L'invincible est couché sous le jeune lutteur.

Et le guerrier sanglant, par les pentes ardues,  
Monte vers le jardin: «Vous serez apaisés,  
O morts, je vengerai vos âmes éperdues  
Et la victime est belle et vierge de baisers.

O morts, je vais tuer dans la Fille maudite  
Les exécrables fils qui naîtraient de ses flancs.»  
Il dit et vient, hagard du meurtre qu'il médite  
Et l'Enfant parle aux fleurs et tend ses bras tremblants:

«L'Homme vous briserait avec ses mains brutales,  
Roses que je laissais fleurir et déflourir;  
Un arôme puissant monte de vos pétales,  
Vos parfums sont trop doux pour que j'aime à mourir.

Ma chair frissonne; sauvez-moi, fleurs protectrices.  
O lys, lys glorieux que je n'ai pas cueillis,  
Je voudrais me cacher dans vos étroits calices  
Et refermer sur nous le voile des taillis.

Au moins, versez en moi vos senteurs: que j'emporte  
Dans le morne pays vos baumes précieux,  
O fleurs qui renaîtrez lorsque je serai morte,  
Fleurs, éternelles fleurs, fleurs égales aux dieux!»

Elle murmure encor des mots et des prières  
Mais le vainqueur, surgi des âpres escaliers,  
Traîne par les cheveux l'Enfant dans les clairières  
Et fait boire son sang aux roses des halliers.

«J'ai tué le Brigand et la Magicienne,  
L'œuvre est bonne: lisez sur ma route, astres purs!»  
Et l'Ephèbe drapé dans la pourpre ancienne,  
Se hâte dans la nuit vers les monstres futurs.

## LE BOIS SACRÉ

*A Lucien Lévy*

### I

Resplendissante, au pied du mont mystérieux,  
La troupe formidable et blonde des guerrières  
Gardait, la lance au poing, les farouches clairières  
Et la forêt terrible où sommeillent les dieux.

Et tous venaient vers la ténébreuse vallée  
Sous les casques de bronze et les boucliers ronds,  
Vêtus de fer et d'or par de bons forgerons,  
Tous les héros épris de gloire inviolée.

Frappant le ciel muet de sauvages clameurs,  
Tous par les nuits, par les matins, par les soirées,  
Ils venaient au galop des licornes cabrées:  
«Nous verrons votre face, exécrables semeurs

Des désirs, des baisers et des larmes humaines;  
O voyageurs hagards qui hurlez dans le vent,  
Nos bras étoufferont votre souffle vivant  
Et nous tuerons en vous nos amours et nos haines.

Si vous ne craignez pas nos glaives, approchez:  
Votre rire cruel insulte à nos misères.  
O vautours, nous irons vous prendre dans vos aires,  
O loups, nous forcerons vos repaires cachés!»

Tous se ruaient: là-haut, sous les sombres ramures,

Les calmes dieux semblaient immobiles et sourds.  
Mais brandis par les mains des guerrières, toujours  
Les javelots stridents vibraient sur les armures.

Et les héros, vainqueurs de monstres, les tueurs  
Des dragons enflammés, des hydres et des stryges  
Roulaient honteusement broyés sous les quadriges.  
Leurs yeux mi-clos rougis de mourantes lueurs

Convoitaient les seins nus des prêtresses complices  
Qui, méprisant leurs cris et leurs rôles derniers,  
Joyeuses, bondissaient sur les rauques charniers  
Et tendaient vers le ciel leurs mains triomphatrices.

## II

Or le tumulte des batailles, ce jour-là,  
Se tut comme la mer pendant les accalmies.  
Sur les corps mutilés et sur les chairs blêmies  
Le flot d'une ineffable aurore s'étala.

Un grave chant porté par le souffle des brises  
Montait de l'Orient lumineux et charmait,  
Épars autour des bois et du divin sommet,  
Le cœur moins furieux des guerrières surprises:

Et l'Aède parut couronné de cyprès;  
Sa lyre se voilait de tristes asphodèles  
Et douloureusement les cordes immortelles  
Pleuraient un chant d'amour, de deuil et de regrets.

«M'entends-tu dans le noir abîme, ô chère morte,  
Irrévocable fleur qu'un vent cruel emporte?

O lumière, comme une étoile qui s'enfuit,  
Ne briseras-tu pas les chaînes de la nuit?

O sœur des soirs taillés dans de larges opales,  
Où sont tes cheveux d'ombre, où sont tes lèvres pâles?

Vous qui l'avez ravie, ô dieux, je viens à vous,  
Rendez l'épouse absente aux baisers de l'époux.

Je vous ai célébrés dans mes strophes pieuses,  
O maîtres qui siègez aux cimes merveilleuses:

Mais les rythmes naissaient de ses rires: rouvrez  
Les sources de l'amour et des hymnes sacrés.»

Les guerrières des dieux écoutaient comme en rêve  
Le doux profanateur en marche vers les bois,  
Il passa; les chevaux s'écartaient à sa voix  
Et sa chair dédaignait la morsure du glaive.

Autour de lui, le vol des flèches susurrant  
Comme un essaim vaincu d'abeilles bienveillantes  
Et sans ouïr les cris des vierges effrayantes  
L'Aède pacifique entra dans la forêt.

## III

Éperdument, par les silencieuses sentes,  
Il allait; ses regards épiaient les fourrés  
Taciturnes: sous les rameaux enchevêtrés,  
Nulle apparition de chairs éblouissantes.

L'ombre informe, le noir silence, des parfums  
Sauvages d'herbe fraîche et de fleurs surannées  
Et, confondue avec les sèves déchaînées,  
L'innombrable senteur des automnes défunts.

Il allait; nulle voix effroyable ou charmante  
Ne répondait, nul bruit de fête ou de combats:  
Seul, dans les antres, sous le ciel, ici, là-bas,  
Le frisson fauve de la terre qui fermente.

Semblables au monceau des feuilles sous ses pas,  
Ses rêves, ses douleurs, ses pensées  
Tombaient en tournoyant dans les bises glacées  
Et l'Aède comprit que les dieux n'étaient pas.

Il perdit, se vouant aux stupides épées,  
L'orgueil d'être vaincu par un maître inclément,  
Comme les héros morts frappés en blasphémant  
Ivres d'un puissant vin de gloire et d'épopées.

Et dépouillé du fier rêve des dieux jaloux,  
Il brisa pour jamais les cordes tutélaires  
Et descendit vers les clameurs et les colères,  
Ainsi qu'un chasseur las se livre aux crocs des loups.

#### IV

L'homme fut déchiré par les vierges sanglantes;  
La bouche d'où sortaient les paroles de miel  
Se tut. La nuit sereine enveloppa le ciel  
Et recouvrit les morts d'ombres indifférentes,

Tandis que défendant le mont mystérieux  
La troupe formidable et blonde des guerrières  
Gardait, la lance au poing, les farouches clairières  
Où triomphe toujours le mensonge des dieux.

### LES CAPTIFS

*A Leconte de Lisle.*

#### I

Un sage, descendant de cimes inconnues,  
S'en allait autrefois par le pays d'Assour,  
Et la mystérieuse aurore d'un grand jour  
Empourprait, à sa voix, le jardin blanc des nues.

Les peuples le suivaient et ne comprenaient pas  
Quels dieux, accompagnant la marche du prophète,  
Candidement semaient dans les villes en fête  
Des lys miraculeux et calmes sous ses pas.

Mais tous buvaient le miel divin de ses paroles,  
Le miel fait de parfums et de baumes puissants,  
Forts comme la senteur éparse de l'encens,  
Doux comme la senteur éparse des corolles.

Pour s'enivrer des mots que sa bouche versait,  
Les laboureurs quittaient le manche des charrues,  
Et parmi la clameur des foules accourues  
Le Voyant pacifique et sublime passait.

Désormais, dédaigneux des apparences brèves  
Et des illusions passagères, fermant  
Leurs yeux purifiés à la clarté qui ment,  
Les hommes ouvraient l'âme à la splendeur des rêves.

#### II

Le roi, las des lions traqués dans les filets,  
Las des buffles saignant sous la grêle des flèches,  
Las des femmes aux chairs odorantes et fraîches  
Fit amener vers lui cet homme en son palais:

«Vieillard, évocateur des merveilles du songe,  
«Jongleur qui fais surgir devant les yeux humains,  
«Dans la poussière impure et vile des chemins,  
«Des visions de paix, de gloire et de mensonge,

«Vieillard, évocateur des merveilles du ciel,  
«Toi qui règnes, là-bas, au pays du mystère,  
«Mon cœur royal déçu par l'horreur de la terre

«Aspire à la beauté du monde essentiel.

«Tel que le cri plaintif des tigres dans les fosses  
«Vient à nous à travers les cloisons de la nuit,  
«J'entends sourdre en moi-même un lamentable bruit  
«Malgré le mur d'airain des apparences fausses.

«O vieillard, fais tomber les mauvaises cloisons,  
«Montre-moi la campagne et les arbres des plaines  
«Et les fleuves d'azur roulant à vagues pleines  
«Vers le gouffre sans fin des vierges horizons.»

Mais l'homme d'une voix tranquille: «Que t'importe,  
«O roi des rois, seigneur des mondes, fils des dieux,  
«Qui marches revêtu de pourpre et radieux,  
«La rumeur entendue au delà de la porte?

«O maître, que veux-tu de la terre et des cieux?  
«Si je t'ouvre la source antique de la vie,  
«Je n'apaiserai pas ta soif inassouvie,  
«Et ton esprit d'orgueil n'en croira point tes yeux!»

—«Voilà beaucoup de mots inutiles, prends garde:  
«Ta tête pourrait choir d'un coup prématuré.»  
Et l'homme répondit: «C'est bien. J'obéirai:  
«Roi qui veut voir le fond de l'abîme, regarde.»

Hors du temps, hors du lieu, faite de pur granit,  
Enserrant l'univers de ses noires murailles,  
Rauque d'un monstrueux râle de funérailles,  
Une immense prison montait dans l'infini.

Au milieu de la geôle effroyable, les villes  
S'étagaient sous le deuil des cieux; un flamboiement  
D'astres sombres luisait épouvantablement  
Sur les rois, sur les dieux, sur les foules serviles.

Mais une lueur d'aube emperlait l'Orient  
De magiques rayons et d'étincelles blondes:  
Les hommes nés depuis la naissance des mondes  
Se ruaient vers l'espoir du soleil, en criant.

Ils allaient, éperdus et fauves; les armées  
Se heurtaient sous le vol sinistre des vautours;  
Et les blocs de rochers pleuvaient des hautes tours,  
Et les ailes du feu nageaient dans les fumées.

Les chefs vainqueurs, avant le rouge lendemain,  
Offraient aux dieux d'en-haut les victimes tuées  
Et dressaient vers la cime errante des nuées  
Des palais effrayants tendus de cuir humain.

Sourds aux tumultes, sourds aux luttes, mains unies,  
Regards ravis d'extase et d'éblouissements,  
Des couples enlacés de femmes et d'amants  
Passaient, dans un concert de tendres harmonies:

Des pétales de fleurs apportés par le vent  
Tourbillonnaient vers eux dans l'ombre des yeuses:  
Et tous, couples d'amour et hordes furieuses,  
Marchaient, marchaient toujours vers le soleil levant.

Mais l'aube désirée et les futures gloires  
De clartés décevaient leurs risibles efforts,  
Et mourant vainement pour renaître, les morts  
Poursuivaient à nouveau les astres illusoires.

La même nuit baignait l'éternel horizon,  
Et de ceux qui vaguaient dans la geôle des choses  
Et tâchaient à s'enfuir de leurs cavernes closes,  
Aucun ne s'évadait de la morne prison.

Seuls, les sages tuaient la volonté de vivre.  
Aveugles aux lueurs que nul ne peut saisir,  
Ils gagnaient, affranchis des chaînes du désir,  
Le néant ineffable et la mort qui délivre.



Bienheureux qui savaient la fatigue des pas,  
Bienheureux qui savaient le mirage des astres,  
Bienheureux qui savaient la vie et les désastres:  
Ils s'endormaient un jour et ne renaissaient pas.

### III

«La vision, vieillard, est morne et ridicule:  
«Tu mourras.» Et le roi Nabou-Koudour-Oussour,  
Très juste, fit clouer au faite d'une tour  
La tête qui saignait dans l'or du crépuscule.

## LES YEUX D'HÉLÈNE

*A Marcel Proust.*

Qualis maternis Helene jam digna palestris,  
Inter amyclaeos reptabat candida fratres.

(P. STATIUS.)

La native blancheur du cygne paternel.  
Vêt de neige le corps adorable d'Hélène,  
Et l'eau du fleuve bleu qui glisse dans la plaine  
Baigne ses yeux d'enfant profonds comme le ciel.

Elle va: ses regards de déesse ingénue  
Que jamais la tristesse impure n'a troublés  
Errent nonchalamment sur les flots blonds des blés,  
Et les hommes pensifs tremblent à sa venue.

Elle évoque l'horreur future des destins  
Et verse le frisson des luttres fatidiques  
Aux guerriers à venir assis sous les portiques,  
Dont les yeux éblouis suivent ses pas lointains.

L'effroi religieux issu de ses prunelles  
Ardentes d'incendie et de fauves clartés  
Saisit étrangement les cœurs épouvantés  
Et pleins de visions sombres et solennelles.

Passe, vierge terrible au col souple et nerveux:  
L'inexpiable sang pour les siècles macule  
Ton front clair comme un jour d'été sans crépuscule  
Et la mort des héros surgit de tes cheveux.

Passe, reine d'amour, semeuse de désastres,  
Dans ta robe de gloire et de sérénité,  
Et vois fleurir les deuils autour de ta beauté,  
Sous tes regards pareils aux rayons froids des astres.

Tu brilles dans la nuit des âges révolus  
Et les derniers amants des formes triomphales  
Contemplant au delà de l'ombre et des rafales  
Tes yeux dont la splendeur ne s'abolira plus.

## SCHAOU

*A Rodolphe Darzens.*

### I

En ces jours, Elohim lui refusant son ombre,  
Schaoul, enfant de Qisch, était semblable au mort  
Délaissé, que la dent des bêtes fauves mord,  
Et les esprits du mal rongeaient son âme sombre.

Il errait à travers les routes d'Israël  
Poursuivi sans repos par la meute tenace  
Et d'après aboiements de haine et de menace  
Hurlaient autour de lui dans l'abîme du ciel.

Rien ne transfigurait ses mornes destinées.  
Nulle trêve: ni les paroles des nabis

Ni la chair des béliers ni la chair des brebis  
N'écartaient de son cœur les gueules forcenées.

Et même dans la fête héroïque du sang,  
Quand les vaincus, après les sauvages victoires,  
Montaient vers le Très-Haut en feux expiatoires,  
Les crocs inassouvis lui déchiraient le flanc.

Alors on fit venir vers le roi taciturne  
David de Bethléem, le joueur de kinnor,  
Dont l'incantation charmait les astres d'or  
Tandis que ses troupeaux paissaient l'herbe nocturne,

Et comme les chacals rentrent aux creux des monts  
Quand le veneur paraît sur les rocs granitiques,  
Mélant sa voix d'enfant aux cordes prophétiques  
David, plein d'Iahveh, chassa les noirs démons.

## II

Homme, Schaoul des temps infinis, saigne et pleure:  
Les carnassiers hideux suivent sur ton chemin  
La trace de tes pas, hier, aujourd'hui, demain,  
Toujours: le changement de la forme et de l'heure

N'écartera jamais la horde des ennuis  
Et tu te traîneras dans l'horreur sans limite  
Sans ouïr le Kinnor et le Bethléémite  
Qui te ferait des jours pareils aux belles nuits.

## RESSOUVENIR

*A Mario de la Tour de Saint-Ygest.*

Cet homme était venu vers le Maître des pleurs  
Oubliant pour le Christ les lyres et les roses,  
Comme un vendangeur las qui de ses mains décloses  
Laisse choir les raisins et les grappes de fleurs.

Il avait délaissé pour les routes d'épines  
Les portiques de marbre auprès des flots marins.  
Sous le cilice dur qui lui mordait les reins,  
Il marchait loin du jour vers les ombres divines.

Or il vivait au fond des bois mystérieux,  
Suivi par un troupeau de bêtes familières,  
Et des oiseaux volaient autour de ses prières  
Et des rêves de ciel illuminaient ses yeux.

Mais toujours, tel qu'un vol blond d'abeilles essaimé  
Et retourne en vibrant aux ruches d'autrefois,  
Par les soirs langoureux chargés des douces voix  
Et des parfums charnels que le Mauvais y sème,

Son âme s'envolait vers les jours révolus:  
L'ancien verbe d'amour caché dans l'Évangile  
Faisait fleurir au bois les nymphes de Virgile  
Et des faunes lascifs montraient leurs fronts velus.

## GOETTERDAEMMERUNG

*A la comtesse Jane.*

Heil siegendes Licht.

Siegfried, astre évadé des ombres transitoires,  
Soleil épanoui dans l'azur de la mort,  
Avec ta chair, la gloire humaine de l'effort,  
S'abîmait dans le deuil des suprêmes victoires.

Mais tels que le granit usé des promontoires,  
Que l'assaut de la mer tempétueuse mord,  
Les dieux irradiant dans les glaces du Nord  
Attendaient lâchement les jours expiatoires.

Le héros, sur les fleurs sanglantes du bûcher,  
Semblait sortir des couchants mornes et marcher  
Dans l'auréole d'or des flammes triomphales.

Tandis qu'en un torrent de splendeur et de bruit,  
Flagellé par le vol sinistre des rafales,  
Le Palais merveilleux s'écroulait dans la nuit.

## LA FILLE AUX MAINS COUPÉES

MYSTÈRE

*A Maurice Peyrol.*

### PERSONNAGES

LA JEUNE FILLE.  
LE POÈTE.  
LE CHŒUR D'ANGES.  
LE PÈRE.  
LE SERVITEUR.

*L'action se passe n'importe où et plutôt au moyen âge.*

Dans la chambre silencieuse, où flotte par les vitraux glauques la soie resplendissante de l'aurore, LA JEUNE FILLE est agenouillée et prie en sa blancheur adorable de lys.

Le large bリアud damassé, broché de calices d'argent, qui neige sur sa poitrine et l'étoile, est à peine agité par le souffle du corps pâle sculpté dans un marbre vivant.

Elle lit dans le lourd missel incrusté de joailleries, mais d'une voix si basse qu'elle semble un frôlement somptueux d'étoffes que froissent dans l'éther des princesses lointaines.

Elle laisse tomber le livre et les yeux tournés vers un Christ exsangue sur un ciel ensanglanté, elle clôt ses lèvres entr'ouvertes et se prend à prier des rêves sans paroles.

O Jésus, écartez les griffes du Malin.

Les anges de saphir dorment dans le vélin;  
Les graves lettres d'or pèsent aux ailes blanches;  
La colombe du ciel s'engluie après les branches,  
Et la prière est prise au piège des versets.

O livre, le parfum sacré que tu versais  
Vaut moins, pour le Sauveur et pour ses mains percées,  
Que l'inappréciable encens de mes pensées.

Mon bien-aimé, mêlés à vos élus divins,  
Mes rêves purs, avec le chœur des Séraphins,  
Allégés du fardeau des paroles antiques,  
Mes rêves ont chanté plus haut que les cantiques;  
Et quand mon âme, un jour, s'évadera du corps,  
Je volerai dans les Splendeurs et les Accords  
Faits de flamme subtile et de claire harmonie,  
Et je rayonnerai dans la gloire infinie,  
Autour du front terrible et charmant de l'Époux.

O monde, ô vie, ô sens, évanouissez-vous!  
Car, là-haut, par delà les ténèbres premières,  
Dans l'éclat des concerts et la voix des lumières,  
Impérissable, dans le nimbe de l'Amant,  
La chair immaculée arde éternellement.

Baignée d'une musique surhumaine, elle entend comme en elle-même:

UN CHŒUR D'ANGES

Enfant, les cieus songés, blancs de lys et de vierges  
Plus blêmes que la cire odorante des cierges,  
Et les jardins semés d'étoiles, les sommets  
D'hermine chaste et de candeurs impolluées  
Mirés aux lacs où vont les cygnes des nuées,  
Enfant, les cieus songés seraient clos à jamais.

Arrière, le troupeau neigeux d'immaculées!  
Vers l'amoncellement des glaces reculées,  
Les rouges Kéroubim vous repoussent du seuil  
Eblouissant: les crins de votre âpre cilice  
Vous sont une moelleuse et royale pelisse:  
Votre virginité n'est ivre que d'orgueil.

Arrière! le blé mur épars des Madeleines,  
Epars sur les pieds nus avec les urnes pleines,  
Brûle seul dans la sainte auréole de feu.  
Dans le brasier de Christ, avivé de colères,  
Vous fondriez, ô froides fleurs des soirs polaires,  
Qui ne parfument pas les hommes avant Dieu.

Lorsque le Rédempteur eut brisé les statues  
D'autrefois, parmi les colonnes abattues,  
Il laissa reverdir, seul d'entre les Maudits,  
Erôs, et lui donna pour royaume la Terre:  
Immortelle, la soif des lèvres vous altère,  
Et l'enfer des baisers vaut notre paradis.

Va! l'Olympe aboli revit dans votre race;  
La meute des désirs vous poursuit à la trace,  
Et vous n'évitez pas les flèches de l'Archer.  
Prends garde d'oublier les cieus songés, ô vierge:  
L'amour à l'horizon de ta jeunesse émerge;  
J'ai vu, dans l'Orient, l'invincible marcher.

LA JEUNE FILLE éperdue des paroles ouies et béante d'horreur mystique invoque, en balbutiant, Madame Marie qui sourit, doucement couronnée d'astres, au fond d'une fresque byzantine, et des cimes de l'azur tend les mains vers un vol d'âmes en peine: VENITE AD ME DILECTÆ MEÆ.

Je ne sais plus si c'est mon rêve que j'écoute,  
Ou si la source en moi s'infiltré goutte à goutte  
Qui ruisselle des luths et des psaltérions,  
Et si j'entends le Diable ou les Anges. Prions.

Tueuse du serpent. Reine du bleu stellaire,  
Le dérobeur d'épis maraude autour de l'aire:  
Le voleur d'âmes vient des abîmes et fuit:  
Chassez le tentateur et le rôdeur de nuit.

Tandis que s'égrènent les litanies, un fracas assourdi d'armures irradiées glisse lentement, entre les tentures héroïques où s'enchevêtrent de furieuses mêlées.

LA JEUNE FILLE, éveillée en sursaut des prières, se lève frissonnante vers SON PÈRE et le guerrier convulsif brûle ses mains de caresses, de caresses incestueuses et brutales.

Et l'enfant hurlante s'arrache des baisers sacrilèges. Elle va jusqu'à la grand salle où LE SERVITEUR courbé fourbit les larges glaives et les panoplies.

LA JEUNE FILLE

Vieillard, j'ai ma pensée entière. Prends l'épée  
De justice, l'épée infaillible, trempée  
Sept fois dans le Saint-Chrême et le feu baptismal  
Et que ne souille pas, comme l'homme, le Mal

Originel. Saisis la Purificatrice  
—Si ton bras est rongé d'ulcères, qu'il périclisse!  
A dit le Maître dont m'attendent les hymens;—  
Et lave aux flots d'acier rougi, tranche mes mains!

LE SERVITEUR

O ma fille, vos mains sont des corolles fines;  
Vos mains sont un bouquet de jeunes aubépines;  
L'haleine du printemps souffle de votre chair:  
Je ne moissonne pas les fleurs avec le fer.  
Vous délirez.

LA JEUNE FILLE

Tais-toi; l'ulcère des caresses  
Inexpiables, mord ma chair et fond mes graisses.  
Obéis, sans l'horreur mortelle des aveux:  
L'effroi te briserait les oreilles.

La main levée en un geste terrible:

Je veux.

Et la volontaire martyre pose sans trembler ses mains jaillissant des manches sur une table de porphyre aux mosaïques de chimères.

Ses yeux fixes ne clignent pas à l'éclat bleu du glaive brusque s'abattant, qui verse aux bêtes héraldiques des gouttes soudaines de pourpre.

Et, brandissant dans la pénombre les deux torches jumelles des bras mutilés, elle fait prendre une aiguière de cristal enchemisé d'or.

Epouvantable et radieux, un double nénuphar aux tiges d'écarlate flotte dans une écume rose de grappes d'Orient foulées.

Oh! le vase lustral où l'âme se lava!  
Va-t'en porter l'aiguière à mon bon père. Va.

## II

Maintenant une foule confuse bruit près de la mer flagellée par le vent du Nord. Dans une frêle nef, sans rames ni voile, LE PÈRE a fait étendre LA JEUNE FILLE surnaturelle, enveloppée dans un linceul de lin grossier. Elle regarde obstinément le ciel d'orage.

### LE PÈRE

Ma fille, vos péchés, commis dans ma maison,  
Ont fait s'enfuir les tourterelles du blason.  
Endormis dans la nuit tombale, clos en elle,  
Les morts ont tressailli de votre ardeur charnelle.  
Donc je dois, réprimant pleurs lâches et sanglots,  
Vous confier, vivante, à la douceur des flots.  
Nous prierons, gens des bourgs et manants de campagne,  
Afin que la bonté de Dieu vous accompagne.  
Allez! au nom de la Très Sainte Trinité,  
Et que Jésus vous prenne en votre éternité.

Mais la barque n'est pas engloutie par les gueules fauves de l'abîme. Elle s'efface, poussée par les haleines pacificatrices d'invisibles archanges.

Les gerbes fauchées des houles vertes dorment sous un soleil d'accalmie, et LA JEUNE FILLE, affranchie par l'extase, contemple des visions vagues et des formes.

Dans le lilas de leurs rosaces vespérales,  
Je vois s'épanouir, là-haut, des cathédrales.

Une poussière d'astre irise les parvis  
Et les arceaux sortent des dalles de rubis.

Dans l'espace des nefs sans limites, lamées  
D'azur, des encensoirs effeuillent des fumées.

Dans le frisson de leurs échos multipliés,  
Des sons inentendus ébranlent les piliers.

Le voile rejeté d'un fulgurant coup d'aile,  
Le Tabernacle inaccessible se révèle.

Et lorsque l'Ostensoir éphémère me luit,  
La robe du soleil semble teinte de nuit.

Seigneur Dieu, l'appétit des vagues me réclame,  
L'aumône de mon corps est faite. Cueillez l'âme.

Dans son ravissement mystique, LA JEUNE FILLE se croit morte. Serait-ce que la barque aborde aux rives vertigineuses du Paradis, où des couples célestes glissent dans une aube d'opales fluides?

Elle regarde émerveillée, sous une étoffe de la lumière, au lieu des tronçons effroyables, la fraîcheur blonde de ses mains ressuscitées et d'où s'exhale une senteur de ruches prochaines et de miel.

Des enfants, vêtus de tuniques multicolores et légères, lui font un triomphal cortège et, prise dans des rets de charmes surhumains, elle marche au milieu des hymnes étranges. Hymen! Hymenaeae!

Hymen! Hymen! Hymenaeae! Au faite des monts d'hyacinthe un palais de prodige monte, marmoréen, vers les nuages violets. Elle gravit les escaliers, gardés par des sphinges immobiles.

Hymen! Hymen! Hymenaeae! Au seuil glorieux des demeures, souriant idéalement dans l'ombre dénouée de sa chevelure, LE POÈTE-ROI vient vers elle sous son manteau de pourpre lyrique.

Et les enfants ont disparu; dans une salle de féerie, portée par des cariatides, sur l'or roux, des lions tués, LA JEUNE FILLE s'abandonne à la volupté des caresses. Hymen! O hymen!

### LA JEUNE FILLE

Doux initiateur de l'âme en quelle sphère  
Plus lointaine, Jésus, l'Esprit, et Dieu le Père,  
Dans leur unité triple, infinis et sereins,  
Attendent-ils le chœur des élus, pèlerins  
Joyeux et jamais las d'un Temple que j'ignore,

Qui s'envolent de l'ombre ancienne vers l'Aurore.  
Emmène-moi par les Edens et les Sions,  
Toi qui sais les chemins de constellations.

LE POÈTE-ROI saisit la grande Lyre et, sous le plectre, les cordes de brebis vibrent dans l'écaille de tortue transparente.

Avant la Terre, avant les Jours et les années,  
L'Immuable a pétri nos chairs prédestinées.

J'ai trompé mon ennui par la lyre, et j'attends  
Tes seins qui m'appelaient de l'abîme des temps,

Et mes yeux, emperlés d'une angoisse inconnue,  
Mes yeux cherchaient tes yeux nocturnes dans la nue.

Parfois, dans le brouillard chantant de la forêt,  
Une fée illusoire éclôt et disparaît:

Dis-moi que tu n'es pas l'ombre vaine d'un rêve,  
O fille de la mer et de l'écume brève.

Dis-moi qu'avant la tombe et nos corps révolus,  
Le flot de tes baisers ne se tarira plus.

Je ferai vivre par delà les étendues  
Ton nom sanctifié dans les cordes tendues.

Et tu vaincras par la gloire de tes beautés  
Les nymphes de l'Hellas et les Divinités.

Parle, et tu chasseras, de la mémoire humaine  
La Vénus Italique et l'Anadyomène.

Je traquerai leurs souvenirs tels que des loups,  
Et Christ reconnaissant se penchera vers nous.

#### LA JEUNE FILLE

O Chanteur, je ne sais quel décevant mystère  
Me rappelle du ciel entrevu vers la terre.  
Ton regard me repousse et m'attire. Va-t'en,  
Car je me damnerais peut-être en t'écoutant.

Dans son indicible douleur, LE POÈTE-ROI jette la Lyre qui se brise en un lamentable sanglot et le cri des fibres est si déchirant que LA JEUNE FILLE tremblante d'effroi et d'amour revient vers le royal Désespéré, comme résignée aux flammes d'une imminente géhenne. Pendant qu'ils sont enlacés, UN CHŒUR D'ANGES, entendu jadis, effleure leurs oreilles extasiées.

Ecarte le conseil de tes mauvaises craintes.  
Le Seigneur t'a rendu des mains pour les étreintes,  
Fais à l'amant royal le don de ton orgueil.  
Va! laisse le troupeau neigeux d'immaculées;  
Vers l'amoncellement des glaces reculées,  
Les rouges Kéroubim les repoussent du seuil.

Aimez-vous! le blé mûr épars des Madeleines,  
Épars sur les pieds nus avec les urnes pleines,  
Brûle seul dans la sainte auréole de feu.  
Dans le brasier de Christ, avivé de colères,  
Vous fondriez, ô froides fleurs des soirs polaires,  
Qui ne parfumez pas les hommes avant Dieu.

Lorsque le Rédempteur eut brisé les statues  
D'autrefois, parmi les colonnes abattues,  
Il laissa reverdir, seul d'entre les Maudits,  
Erôs, et lui donna pour royaume la Terre:  
Immortelle, la soif des lèvres vous altère,  
Et l'enfer des baisers vaut notre paradis.

#### LA PEUR D'AIMER

*A José-Maria de Heredia.*

La Bête monstrueuse et le bon Chevalier  
Ont lutté tout le jour: le dragon mort distille

Un suprême venin sur le sable infertile,  
Et le triomphateur entre dans le hallier.

Il va, les yeux hagards d'un songe familial:  
Là-bas, le palais d'or miraculeux rutilé  
Et la princesse rêve, en sa grâce inutile,  
A l'amant inconnu qui la doit éveiller.

Mais lorsque le vainqueur de l'hydre et des licornes  
Vit, après le bois sombre et les escaliers mornes,  
La vierge aux cheveux blonds comme un soleil d'Avril

Dans la jeune splendeur de sa puberté mûre,  
L'angoisse de l'amour mordit son cœur viril  
Et sa chair de héros trembla, sous son armure.

## LE PRINCE D'AVALON

*A Henri de Régner.*

Et le prince vivait dans l'île d'Avalon.  
Des parterres de fleurs caressaient ses prunelles;  
Les calices des lys s'ouvraient en ce vallon  
Éperdument, vers les étoiles fraternelles;

Les paons constellés d'yeux luisaient sous les halliers  
Or mobile, tremblant saphir, vivante flamme  
Et les fruits mûrs pendus aux vastes espaliers  
Versaient un opulent arôme de cannelle,

Tandis que, dans le parc peuplé par des sylvains  
Et des faunes bordant les larges avenues,  
Le clair de lune épars sur les marbres divins  
Faisait étinceler la chair des nymphes nues.

Et le prince sur la terrasse du palais  
Inclinait vers le sol ses doigts chargés de bagues  
Et regardait, là-bas, sous les cieux violets,  
Fuir des vaisseaux fleuris par la houle des vagues.

«Passez, je vous envie, ô frères ignorés,  
Que les vents furieux emportent sur le gouffre;  
Je ne la connais plus et vous la reverrez  
La terre désirable où l'homme pleure et souffre.

Je suis venu vers les rivages interdits  
Pour obéir aux voix des blanches fiancées  
Et mon âme succombe au poids des paradis  
Ainsi que les bijoux chargent mes mains lassées.

Pour éveiller en moi d'immortelles douleurs  
Dont la mémoire accrût mes extases futures,  
J'ai déchaîné des sangliers parmi les fleurs;  
Mais les fleurs renaissaient plus belles et plus pures.

J'ai voulu renverser le palais merveilleux  
Et je l'ai revêtu de rouges incendies,  
Mais des colonnes d'or surgissaient à mes yeux  
Et portaient jusqu'au ciel les voûtes agrandies.

Et lorsque j'ai tué la vierge que j'aimais,  
Espérant rompre enfin les ineffables charmes,  
L'enfant ressuscitée a vaincu pour jamais  
Par des baisers plus doux ma tristesse et mes larmes.

Pour moi, le flot des jours s'écoule vainement;  
Vainement le soir tombe et l'aurore rougeoit:  
Enveloppé de rêve et d'éblouissement  
Je suis le prisonnier de l'immuable joie.»

Ainsi par cette nuit d'étoiles, il parlait:  
Les fourrés frissonnants brillaient de lucioles  
Et le souffle embaumé de la brise mêlait  
Les chansons de la mer à la voix des violes.

## CELLE QU'ON FOULE

*A Georges Duflot.*

C'était parmi la nuit muette, la clameur  
De la Terre, clameur lamentable et farouche  
De géante en travail qui se tord sur sa couche,  
Rejette l'embryon sanglant, rugit et meurt.

La formidable voix hurlait: cris d'épouvante,  
Gémissements plaintifs des automnes, sanglots  
Rauques de la forêt hivernale et des flots,  
Rire amer et confus de la foule vivante,

Frémissement de l'herbe et murmure des nids,  
Hymne démesuré du torrent et du gouffre,  
Tout ce qui parle, tout ce qui palpite et souffre  
S'unissait et montait vers les cieux infinis.

Or voici l'anathème effréné que la Terre  
Jetait à travers l'ombre aux fils des nations:  
«Que le troupeau vengeur des exécutions  
Suive à la trace l'homme ennemi du mystère.

Les peuples d'autrefois inclinaient leur orgueil  
Devant la majesté féconde de l'ancêtre  
D'où jaillit la semence et la source de l'Être  
Et qui rouvre ses flancs paisibles au cercueil.

Partout, toujours, dans les déserts hantés d'hyènes,  
Dans les plaines de neige où, par soudains élans,  
Bondissent des troupeaux de rennes et d'élans,  
Près du pôle et dans les cryptes égyptiennes,

Les hommes adoraient la Terre, qui porta  
Dans son sein maternel, des millions d'années,  
Le germe à peine éclos de vos races damnées  
Et priaient à genoux Kybèle, Isis, Airtha.

Alors au bruit des sistres d'or et des crotales,  
Sereine, à travers les chemins et les cités,  
De temple en temple, au pas de mes lions domptés,  
J'allais les seins voilés de pourpre orientale.

Les vierges de Hellas ployaient leur cou de lait  
Au passage de la déesse vénérable  
Et, telles qu'au printemps les grappes de l'érable,  
Me versaient des parfums où le feu se mêlait.

Les austères guerriers des campagnes romaines  
Chantaient pieusement la nourrice Rhéa  
Qui mit en eux la sève antique et les créa  
Pour l'asservissement des nations humaines;

Et les chasseurs lointains des cerfs et des aurochs,  
Les braves aux yeux bleus, chevelus d'or, les Mâles  
Érigeaient mes autels en face des cieux pâles  
Dans les forêts tempétueuses, sur les rocs.

Quand la procession de mes prêtresses blanches  
Précédait au printemps par les sentiers herbeux  
Mon attelage lent et traîné par des bœufs  
Vers les villages et les toits couverts de branches,

Les hommes tatoués de fauve vermillon  
Se courbaient et baisaient ma trace, et les épées  
Rouges encore du sang et des têtes coupées  
Saluaient d'un éclair la Mère du Sillon.

O temps ancien de la Germanie et de Rome,  
O temple universel des plaines et des blés  
Où mon mystique époux des siècles écoulés,  
Le laboureur était un prêtre auguste à l'homme:

Le culte vénéré sombre aux flots de l'oubli:  
Nul printemps, nul été, ne luit et ne ramène  
Les incantations de la prière humaine



Vers les autels de mon sanctuaire aboli:

O races chaque jour plus impures et viles,  
Qui ne connaissez plus mes mystères, troupeaux  
Plus barbares que vos pères vêtus de peaux,  
Troupeaux qui pullulez dans vos enclos de villes,

Vous qui fouillez avec mépris mes flancs gercés  
Par les maternités innombrables; ô foule  
Immonde dont le pas sacrilège me foule;  
Vous qui priez des dieux que je n'ai pas bercés

Au chant de mes forêts de bouleaux et de chênes,  
Dans des lits d'herbe fraîche et des langes de fleurs,  
Voici venir enfin la horde des malheurs  
Fatidiques et des calamités prochaines.

Dans un bref avenir une aube jaillira,  
Ensanglantant les noirs espaces des nuées  
Et par-dessus le bruit féroce des huées  
Le clairon des combats ultimes sonnera;

Sous l'œil indifférent des sphères fraternelles,  
L'horrible mer de vos haines, sinistrement  
Débordera sur vous et l'épouvantement  
Élargira le vol funèbre de ses ailes;

Et les hommes saisis d'un délire fatal,  
Déchaînés se rueront aux suprêmes tueries;  
De l'équateur torride aux blanches Sibéries,  
Ma face saignera comme un immense étal.

O fureur indicible et sans répit! batailles  
Qui durerez de l'aube au soir, pendant dix ans,  
Comme le cri des flots qui heurtent les brisants,  
J'entends déjà clamer les corps sous les entailles.

Un souffle meurtrier et pestilentiel  
S'exhale de la mort et des chairs refroidies  
Sans linceul, tandis qu'aux lueurs des incendies  
De vastes lacs de sang pourrissent sous le ciel,

De vastes lacs de sang où, rigides et vertes,  
Vont des flottes de morts convulsifs par milliers,  
Où s'acharnent sans peur, repus et familiers,  
Les vautours réjouis des cervelles ouvertes.

La fièvre fait claquer les dents des survivants,  
Témoins terrifiés des heures vengeresses,  
Qui dans l'affolement des suprêmes détresses  
Voudraient perpétuer leur race en des enfants;

Mais ces accouplements de spectres épuisés  
Ne repeupleront pas les villes et les plaines.  
Mêlez-vous, unissez les corps et les haleines!  
Les siècles ont tari la source des baisers.

Les temps sont écoulés, les heures sont venues  
Et nul glas solennel et lent ne tintera  
Lorsque le vent indifférent emportera  
Le dernier râlement de l'homme vers les nues.

Sa mort n'éveillera ni gaieté ni regret  
Dans le monde impassible et dans l'âme des choses  
Qui ne s'occupent pas en leurs métamorphoses  
De ce qui naît, grandit, s'efface et disparaît.

Rien ne tressaillera dans la Nature, et seule,  
Seule de toutes les étoiles, je saurai  
Que mon lait a nourri jadis l'être exécré,  
Le mauvais fils, l'enfant contempteur de l'aïeule!

Comme avant l'homme impie et ses rébellions,  
Libre de sa présence et de sa marche impure,  
Je pourrai dénouer au vent ma chevelure  
De profondes forêts où rôdent les lions;

Et quand l'aube luira dans la fraîche rosée  
Je plongerai mon corps que ses pas ont flétri.  
—Et ma force renaît, ma beauté refléurit,  
Et ma chair a des tons d'églantine rosée.

O gloire des cactus de pourpre et des lys blancs,  
Hautaine majesté des palmes triomphales  
Que faisait onduler le souffle des rafales  
Sur la virginité première de mes flancs,

Surgissez et parez ma nouvelle jeunesse  
Pour l'hymen radieux et rouge du soleil;  
Tissez et déployez votre manteau vermeil  
Sur ma gorge superbe et mes seins de faunesse!

Montez dans le limpide éther, ô chants d'oiseaux:  
Voici l'amour et les caresses nuptiales;  
J'entends hennir au loin les cavales royales  
Et des nuages fins neigent de leurs naseaux.

Le Dieu descend du char céleste et sur ma bouche  
Frissonnante, je sens sa bouche, et ses baisers  
S'infiltrèrent lentement dans mes flancs embrasés,  
Jusqu'à l'heure où le jour resplendissant se couche

Et remonte vers le palais mystérieux,  
Pendant que la main pacifique des ombres  
Étale dans le ciel obscur ses voiles sombres  
Et clôt divinement mes lèvres et mes yeux.»

### LA VOIX IMPÉRISSABLE

*A Catulle Mendès.*

Abandonné depuis des siècles fabuleux,  
Un grand temple dressait sur le mont solitaire  
Ses portiques de marbre et ses escaliers bleus.

Pourpre traînant en ombre errante sur la terre,  
Jardins ensanglantés de glorieuses fleurs,  
Vasques d'or où l'ibis sacré se désaltère,

Et près des bois, gemmés par la rosée en pleurs  
Du collier merveilleux que l'aube sainte égrène,  
Des oiseaux ignorant les rets des oiseleurs:

Tout un monde de rêve espérait une reine  
Ou le retour tardif des héros et des dieux  
Disparus dans la nuit formidable et sereine.

Fils de la neige pure et du ciel radieux,  
Des cygnes indolents glissaient dans la vallée  
Sur un fleuve que les lotus étoilaient d'yeux;

Leurs corps majestueux fendait l'eau refoulée  
Et parfois leur plumage illustre secouait  
Autour d'eux des flocons de lumière envolée,

Tandis qu'en un appel de deuil ou de souhait  
Le cri des beaux nageurs aux ailes éployées  
Montait éperdument vers le temple muet.

Mais nul dieu revenu n'écartait les feuillées  
Et nulle reine avec des rires enfantins,  
Ne réveillait l'écho des verdure mouillées.

Le vieux temple érigeait ses portiques hautains  
Ainsi qu'un fier écueil d'indestructible roche  
Qui défiait les flots des soirs et des matins.

Or, flux tumultueux qui roule et qui s'accroche  
En écume de flamme aux marbres effrités,  
La sombre mer des jours suprêmes était proche

Ruine des moissons et terreur des cités.  
Fauves ivres du sang versé dans les cratères,

Des hordes s'en venaient vers les bois enchantés.

Les têtes des vaincus sur la peau des panthères  
Pendaient horriblement comme des raisins mûrs  
Et les carquois sonnaient aux dos des sagittaires.

Les frondeurs brandissaient leurs bras noueux et durs  
Et des cavaliers nus au galop des cavales  
Entrèrent en hurlant par les brèches des murs.

Des torches consumaient de leurs pourpres rivales  
Les voiles rouges et les blocs de marbre roux.  
Et des gerbes de feu fusaient par intervalles.

L'absence de vivants attisait le courroux  
Des barbares frustrés de la chair des prêtresses,  
Et les images d'or se brisaient sous leurs coups.

Tel le Temple, parmi les clameurs vengeresses,  
S'abîmait dans les flots de bronze incandescent  
Qui couronnaient les monts de monstrueuses tresses.

Seuls, les cygnes épars dans le val frémissant  
Regardaient la lueur rouge de l'incendie  
Comme un morne soleil qui meurt et qui descend;

Et, vers l'astre nouveau d'où la flamme irradie,  
Désespérant des dieux qui les ont oubliés,  
Ils tournaient tristement leur prunelle agrandie,

Mais les barbares las, jetant leurs boucliers,  
Firent pleuvoir, avec les pierres de leurs frondes,  
Les flèches qui sifflaient entre les peupliers.

Pointes de fer, silex aigus et balles rondes  
Trouaient l'eau frissonnante avec un bruit strident  
Et le sang des oiseaux tachait les claires ondes.

Alors un chant funèbre emplît le ciel ardent:  
Un concert douloureux d'ineffable harmonie  
Montait vers les tueurs surgis de l'occident.

La voix des chanteurs blancs pleurant leur agonie  
Poursuivait les guerriers jusque-là sans remords  
Dont la chair palpait d'une angoisse infinie;

Et tandis qu'autour d'eux l'âme des cygnes morts  
Semait un hymne amer de vengeance éternelle,  
Les barbares, au vol de leurs chevaux sans mors,

S'enfonçaient, affolés, dans l'ombre solennelle.

## **MAYA**

*A BERNARD LAZARE*

## **THAÏS**

*A Henri de Manneville.*

### **I**

Alexandros, l'épique enfant de Zeus Ammon,  
Mange et boit et s'enivre après la ville prise  
Dans le palais taillé dans le marbre et le mont;

Et les hommes-lions, sculptés de pierre grise,  
Inutiles gardiens des murs et du trésor,  
Regardent le héros boire aux coupes qu'il brise,

Cependant que la fauve avalanche de l'or  
Splendidement s'abat sur la massive table  
Comme un grand oiseau roux au fulgurant essor,

La rauque orgie et la clameur épouvantable  
Hurlent et le troupeau des Hellènes vainqueurs  
Mugit: tels les taureaux dans la nocturne étable;

Et parmi les péans discordants et les chœurs,  
Et les parfums de la Sabée et le cinname,  
Et la vapeur des vins et des chaudes liqueurs,

La torche en main, Thaïs, la bacchante qui clame,  
La courtisane blanche et droite comme un lys  
Revêt de pourpre ardente et couronne de flamme

La ville antique aux toits d'argent, Persépolis.

## II

O ville, amas ancien de rêve et de superbe,  
Dressée en moi sur tes inébranlables fûts,  
Qui te rabaissera jusqu'au niveau de l'herbe?

Monceau de souvenirs étranges et confus,  
Peuple mystérieux de muettes images,  
Qui donc rendra la plaine au chant des bois touffus?

Qui chassera de moi les rites et les mages  
Et sur les noirs débris du temple renversé  
Fera monter des cris d'oiseaux et de ramages?

Quelle torche, ô mon cœur, sur ton marbre glacé  
Etendra des lueurs sanglantes et sur l'âme  
Lâchement assoupie et sur l'esprit lassé

Dardera la splendeur de ses langues de flamme?

## JUDEX

*A Marcel Collière.*

Par le prétorial silence de la nuit  
Où sonnent seulement des horloges funèbres  
J'attends venir vers moi le Juge des ténèbres  
Qui scrute les péchés des hommes et s'enfuit.

Sans toge, sans licteurs ni haches enlacées,  
Sans chants impérieux et tristes de buccins,  
N'écoutant que la voix des remords en nos seins  
Le Juge intérieur passe dans nos pensées.

Les spectres dont le jour avait tué les cris,  
Les spectres dont le jour avait clos les prunelles,  
Surgissent maintenant des tombes éternelles  
Et redressent leurs fronts livides et flétris.

O baisers reniés, mémoire des caresses,  
Rêves que j'avais crus emmurés pour jamais,  
O cadavres divins que j'aime et que je hais,  
Regards accusateurs et bouches vengeresses,

Que voulez-vous de moi? spectres, ayez pitié;  
N'appellez pas ainsi l'incorruptible juge;  
Vous savez qu'il n'est point d'église de refuge  
Pour le coupable en pleurs et le crucifié.

Mais l'âpre justicier se lève dans mon âme  
Chaque soir: il prononce irrévocablement  
La sentence de deuil, de honte et de tourment  
Et fait couler en moi des rivières de flamme.

Puis il remonte au ciel lointain dont il descend  
Et d'où j'espère en vain le Rédempteur à naître,  
Tandis que dans l'obscur abîme de mon être  
Un enfer de douleur hurle en le maudissant.

La nuit tiède est clémente à la ville qui dort;  
Des lys impérieux triomphent dans la chambre  
Et cependant nos cœurs sont froids comme Décembre  
Et nos baisers d'amours amers comme la mort.

Ta douce bouche s'ouvre à des chansons mièvres  
Et tes seins bienveillants accueillent mon front las;  
Mais, ô ma douloureuse enfant, je ne sais pas  
Pourquoi les dieux mauvais empoisonnent nos lèvres.

Qu'importe? viens vers moi, triste sœur; aimons-nous,  
Sans craindre la saveur glorieuse des larmes,  
Tels des héros blessés avec leurs propres armes  
Et dont le glaive d'or a rompu les genoux.

Viens! nous aurons l'orgueil des âmes taciturnes  
En cette chambre morne et veuve de flambeaux,  
Où, semblable à l'odeur des antiques tombeaux,  
Un parfum sépulcral monte des lys nocturnes.

## PRINTEMPS D'AUTOMNE

La pourpre automnale ensanglante  
Les feuilles sèches des halliers  
Et transforme en floraison lente  
Les rayons d'Avrils oubliés.

D'insensibles métamorphoses  
Changent les clartés d'autrefois  
En d'artificielles roses  
Qui parent les jours gris et froids,

Et sous le ciel tendu de brume  
Et les nuages palpitants  
Leur odeur mourante parfume  
Un mélancolique printemps.

Très Chère, c'est aussi l'Automne  
Ténébreux pour nos cœurs lassés;  
Mais en notre chair qui s'étonne  
Reflourissent les jours passés,

Et la ressouvenance lente  
Nous revêt, comme les halliers,  
D'un manteau de pourpre sanglante  
Faites des baisers oubliés.

## LIEDER

Ich, ein tolles Kind, ich singe  
Jetzo in der Dunkelheit;  
Klingt das Lied auch nicht ergötzlich,  
Hat es mich doch vor Angst befreit.

(HEINRICH HEINE, *Die Heimkehr*.)

## I

Des mots doux comme des hautbois  
Et des harpes surnaturelles,  
Des sons légers de chanterelles  
Et dans les bois, des voix, des voix.

Des couples blancs de tourterelles,  
Des oiseaux bleus couleur du temps;  
Des ailes d'or sur les étangs,  
Dans le ciel des ailes, des ailes.

Je ne sais où: je vois, j'entends.  
Voici venir la très aimée  
Et sa cheville parfumée  
Foule des tapis éclatants;

Sa robe candide est lamée  
De l'or du paradis natal;

Des feux de myrrhe et de çantal  
L'entourent de blonde fumée.

Plus rien, plus rien! le deuil brutal,  
Le silence et l'ombre. Serait-ce  
Que la perfide enchanteresse  
A forgé ce mur de métal

Et clos dans la nuit vengeresse,  
Sans ailes d'or et sans hautbois,  
Les mots doux comme une caresse,  
Et les colombes, sœurs des voix?

## II

Ni tes fiertés, ni tes paresse  
Ni l'espoir menteur des caresses,  
Ni ta chair de vierge, j'aimais  
La splendeur de ma propre idée,  
O maîtresse non possédée  
Qui ne me trahiras jamais

Je garde en mon âme hautaine  
Le rêve frais de la fontaine  
Et des nénéfars ingénus;  
Je laisse aux lèvres sans extase  
L'eau noire et, grouillant dans la vase,  
Tous les reptiles inconnus,

Loin de l'hivernale vallée  
L'aile des fleurs s'est envolée  
Et le murmure des nids verts  
Cherche, avec le vol des pétales,  
Dans les aubes orientales  
L'éternel printemps de mes vers.

C'est l'heure que j'ensevelisse  
La blancheur du dernier calice  
Avec les souvenirs défunts:  
O nuptiale Galatée,  
Rends-moi la corolle empruntée,  
Rends-moi le songe des parfums,

Pour que je tisse avec mes strophes  
Un linceul de riches étoffes  
Embaumé de myrrhe et de nard  
Et que je jette sur mon rêve  
De jeunesse et de gloire brève  
La pourpre antique de Schinnar.

## III

Pour moi seul tes cheveux de saule  
Se déroulent sur ton épaule  
Comme les feuilles dans le vent,  
Et, tel que sur la neige vierge  
Frémit un frisson d'or mouvant,  
De l'aube de ta chair émerge  
Une fleur de soleil levant.

Car seul je connais les paroles,  
Sœurs des feuilles et des corolles,  
Qui puissent dire ta beauté;  
Je sais les phrases rituelles  
Par qui, dans le bois enchanté,  
L'ombre des amantes cruelles  
Revive pour l'éternité.

Rires et larmes infinies!  
Si je chantais tes litanies  
Et le miel de tes seins rosés  
Je ferais voler dans les brises,  
Au delà des jours épuisés,  
L'abeille des lèvres éprises  
Vers la ruche de tes baisers.

Mais je tais avec jalousie  
Les chers mots dont je m'extasie:  
Les hommes passent et s'en vont;  
Le bruit des foules abhorrées  
Roule et le miel divin se fond  
En perles de gouttes dorées  
Dans l'urne de mon cœur profond.

#### IV

Ta voix, ta même voix de colombe blessée  
Sonne plaintivement dans ta gorge lassée.

J'entends encor l'écho des paroles d'antan  
Lorsque les mots ailés s'envolent en chantant.

Mais je ne comprends plus les syllabes; j'oublie  
Ce qui fait leur langueur et leur mélancolie.

Je crois t'ouïr parler un langage inconnu  
Sur des airs dont mon cœur s'est en vain souvenu,

Et je perçois parmi la musique rythmée  
La voix d'une étrangère ou d'une morte aimée.

#### V

Reine du magique palais,  
En ce jeu cruel que tu joues,  
Comme tes sœurs, tu te complais  
Aux larmes roulant sur nos joues.

Quand tu presses le vin des cœurs  
L'étoile de tes yeux rutilante,  
L'étoile de tes yeux vainqueurs  
Rit de la lâcheté virile.

Tandis que, dans la paix du soir,  
Les désirs—tels de mauvais anges—  
Portent aux meules du pressoir  
Les grappes des rouges vendanges.

Soit! en tes rêves assassins  
Grise-toi des pourpres foulées  
Et noue au-dessous de tes seins  
Des peaux fauves et tavelées.

Sois la bacchante que les dieux  
Lâchent sur la terre; promène  
L'orgueil de tes flancs radieux  
Au milieu de la vigne humaine.

Va! que les héros asservis  
Et les poètes que tu crées  
Se courbent hurlants et ravis  
Devant tes colères sacrées:

Tes triomphes sont imparfaits,  
Ta gloire sanglante est un leurre;  
Tu n'as pas su que je t'aimais  
Et tu ne sais pas que je pleure.

#### VI

Les moires vertes des feuillées  
Attendent le Prince Charmant  
Et sous les gemmes de rosée  
L'aubépine est une épousée  
D'où s'exhale amoureusement  
L'âcre parfum des fleurs mouillées.

Des lèvres que nul ne connaît  
Ont bu les gemmes disparues:  
Pourquoi le Prince viendrait-il,  
O forêt? le parfum subtil

Meurt dans les poussières accrues  
Sur l'aubépine et le genêt.

La plainte lente des ramures  
Geint sinistrement et déjà  
Les nains méchants des avenues  
Font saigner sur les branches nues  
Que leur caprice ravagea  
La chair automnale des mûres.

## VII

Plus quam femina virgo

(P. OVIDIUS NASO)  
*(Métamorphoses, Livre XIII.)*

Plus claires dans le sombre azur des nuits sans lune  
Les étoiles doraient les ajoncs et la dune,  
Mais je n'ai pas souci de leur ruissellement  
Et dans mes yeux fleuris de visions plus belles,  
Baignant les cieus futurs de leurs splendeurs nouvelles,  
Les astres à venir montent éperdument.

Tu glissais à pas lents dans les ajoncs stellaires  
Et sourde à la rumeur humaine des colères  
Tu regardais surgir les astres apaisés;  
Mais dans mon cœur fleuri de voluptés plus calmes,  
J'évoque au chant lointain des sources et des palmes  
Les vierges à venir et les futurs baisers.

## VIII

La fleur énorme de la mer  
Écluse avec l'aurore sainte  
Renaissait dans le gouffre amer  
De tes prunelles d'hyacinthe.

Dans tes cheveux d'or j'adorais,  
Sous l'or caduc de leur couronne,  
Les impériales forêts  
Et leur laticlave d'automne.

Les peupliers glauques et blancs  
Et la mollesse des prairies  
Revivaient dans les gestes lents  
De tes mains douces et fleuries.

Mais aujourd'hui que tu n'es plus  
La prêtresse et l'évocatrice,  
Il faut les bois et les reflux  
Pour que ta grâce reflourisse

Et les colchiques du matin  
Ressuscitent dans ma pensée  
Ta pâleur morne de satin,  
O mensongère Fiancée.

## IX

Tout à l'heure, un essaim de mauves s'envolait,  
Majestueux, au ras des vagues aurorales:  
Les oiseaux fendaient l'air de leurs ailes égales  
Et nageaient dans l'azur vers l'horizon de lait.

Ils allaient: le soleil semait sur les prairies  
Marines des fleurs d'or et de chrysobéril  
Et l'on eût cru là-bas des papillons d'avril  
Sur un champ constellé de rares pierreries.

Ils allaient: maintenant que dans le clair matin  
La blancheur de leur vol splendide s'est fondue,  
Je cherche obstinément au fond de l'étendue  
Le souvenir neigeux de leur essor lointain.



Nul des flocons perdus dans les brumes d'opale  
N'argente plus la plaine immobile des flots  
Et la seule clameur des antiques sanglots  
Monte plus tristement vers le lac du ciel pâle.

O Chère, ô pâle ciel d'amour qui te mirais  
Dans la mer somptueuse et calme de mes rêves  
Quels abîmes d'azur et d'Océans sans grèves  
Ont englouti le vol de mes désirs secrets?

Je ne sais: le regard a lassé ma prunelle,  
La solitude morne emplit mon cœur, j'entends  
Dans le double infini de l'espace et du temps  
Monter le râle amer de l'angoisse éternelle.

## X

Je ne veux pas courber la tête sous tes pas  
Ni baisser devant toi mes yeux; je ne suis pas  
Un mendiant d'amour et d'aumônes charnelles  
Et la honte des pleurs souillerait mes prunelles.

Mais dans la nuit semblable à mon cœur sombre et fier  
J'irai dire mon mal aux vagues de la mer:  
Elle me bercera la mer consolatrice  
Avec des rythmes lents et des chants de nourrice.

J'écouterai sa voix et je m'endormirai:  
Comme un enfant, tandis qu'en un jardin sacré  
Surgira, bleu de rêve et parfumé de menthe,  
Le magique palais où tu seras clémente.

## POUR UNE ABSENTE

Je veux m'enfermer seul avec mon souvenir,  
Immobile, oublieux des rafales d'automne  
Qui font les frondaisons se rouiller et jaunir  
Et de la mer roulant sa plainte monotone;  
Je veux m'enfermer seul avec mon souvenir.

Le demi-jour filtrant des étoffes tendues  
Sera doux et propice à mon cœur nonchalant,  
Quand je l'évoquerai du fond des étendues,  
Et sa voix emplira d'un hymne grave et lent  
Le demi-jour filtrant des étoffes tendues.

J'aurai la vision chère devant les yeux:  
Le souffle parfumé de l'ineffable Absente  
Flottera pour moi seul dans l'air silencieux,  
Subtil comme une odeur de fraise dans la sente;  
J'aurai la vision chère devant les yeux.

Et je dirai tout bas ma tendresse latente;  
O cœur lâche, tremblant et révolté, je veux  
Que ton intime amour se révèle et la tente:  
Tu te résigneras à l'effroi des aveux  
Et je dirai tout bas ma tendresse latente.

## JOUVENCE

Tu parles tristement des campagnes lointaines  
D'une voix si dolente et lourde de regrets  
Que je deviens jaloux des fleurs et des forêts  
Et des saules d'argent penchés vers les fontaines.

Souvenirs! jours anciens! comme vous enserrez  
Notre âme prisonnière en d'invincibles chaînes:  
Tu veux, comme autrefois, baigner les sombres chênes  
Au clair de lune blond de tes cheveux cendrés.

Soit! l'été revenu parmi les hautes herbes,  
Nous marcherons, frôlés par les ailes de l'air,  
Au murmure divin des choses et ta chair

Mêlera des parfums de Chypre aux foins en gerbes,

Et peut-être qu'un soir entre de rudes draps  
Embaumés de lavande et dans un lit d'auberge  
Tu me rendras ta chair et tes lèvres de vierge,  
Pour quelque amour d'enfant dont tu te souviendras.

### LA MORT INUTILE

*A Grégoire Le Roy.*

Curæ non ipsa in morte relinquunt.

(PUBLIUS VERGILIUS MARO.)

Triste comme la mer et la chanson des syrtes,  
Le vent lourd de sanglots pleure dans la forêt;  
Un troupeau d'ombres va, paraît, et disparaît  
Par les bois souterrains et les bosquets de myrtes.

Défaillant dans l'horreur d'un ciel ensanglanté,  
Le soleil infernal baigne le pâle espace;  
Un troupeau d'ombres vient, revient, passe et repasse  
En sa mélancolique et tremblante clarté;

Et ce sont à travers les routes d'asphodèle  
Les fantômes hagards, pleins de larmes et lents  
Dont les glaives d'amour ont déchiré les flancs:  
La mort n'a point fermé leur blessure immortelle,

Le sommeil sépulcral a leurré leurs yeux las  
Et l'âpre souvenir survivant à la tombe  
Tel qu'un vin corrosif, goutte par goutte, tombe  
Dans leur cœur ulcéré qui ne guérira pas.

### L'AME SEULE

*A A.-Ferdinand Herold.*

La bienfaisante nuit couvre la ville immense  
D'où montaient vers le ciel des sanglots et des chants  
Et la grande cité semble un lac de silence  
Frôlé par la rumeur pacifique des champs.

Mer des vivants, mer furieuse qui te rues  
Emportant dans tes plis les deuils et les baisers,  
Tu roules tout le jour sur le pavé des rues,  
Mais le soir calme endort tes râles apaisés;

Et les rêveurs amis des nécropoles saintes,  
Délivrés de la joie, affranchis du remords,  
Errent par les soirs clairs et fleuris d'hyacinthes  
Comme des immortels dans la maison des morts.

Hommes, laissez passer dans la nuit solitaire  
Ceux qui foulent toujours des chemins non frayés:  
Les exilés divins ont repeuplé la terre  
Et je me sens plus seul quand vous vous réveillez.

Quels démons ont pétri de leur mains ironiques  
Vos faces de mensonge et de stupidité,  
Je ne sais, mais le mal suinte de vos tuniques  
Et votre rire impur attende à la beauté.

Le matin revenu, soyez tels que vous êtes.  
Moi cuirassé d'orgueil et de mépris serein  
Entre mon cœur farouche et vos clameurs de bêtes  
Je laisserai tomber une herse d'airain.

Je m'en irai là-bas vers la forêt clémente:  
Les arbres fraternels m'appellent doucement;  
L'herbe bruit, l'eau des fontaines se lamente  
Et rit comme une nymphe avec son jeune amant.

La forêt a gardé pour mon oreille seule  
Les chants anciens et les fleurs nobles d'autrefois

Parfument à jamais sa mémoire d'aïeule  
Et tous les rythmes morts revivent dans sa voix.

Les chênes musculeux portent de verts portiques,  
Où pareils à des rois mes rêves passeront  
Et près des dieux nouveaux, fils des taillis antiques,  
Je plierai les genoux et courberai le front.

Mais retrouveras-tu la jeunesse première,  
O parleur orgueilleux, ivre d'un vin mauvais?  
Et si dans la splendeur de la pure lumière  
Ton rêve était moins beau que tu ne le rêvais?

Ainsi qu'un porteur las délivre ses épaules  
Tu voudrais rejeter les souvenirs humains  
Et suivre le ruisseau qui court entre les saules  
Et marcher tout le jour au hasard des chemins.

Va! tu n'entendrais plus les voix surnaturelles  
Qui t'invitent la nuit, vers les magiques bois;  
Dans les halliers saignant de mûres et d'airelles  
Tu serais poursuivi par les mauvaises voix.

Reste jusqu'à la mort baigné de crépuscule  
Avec l'âpre regret des astres radieux:  
Tu n'es pas assez grand pour le manteau d'Hercule  
Et pour te revêtir de la pourpre des dieux.

## PETITS PAYSAGES

*A Urbain Derbanne.*

### I

Une écume de fleurs, blanche et rose, s'étale  
Sur la mer onduleuse et mouvante des prés  
Où ruisselle le flot des trèfles empourprés,  
Tandis que montent vers le nue orientale  
Le meuglement des bœufs et la rumeur des blés.

### II

Le souffle langoureux des brises musicales  
Chante dans les sainfoins en fleurs un hymne lent  
Et grave et sous les rais du soleil aveuglant  
Une fuite éperdue et grise de cigales  
S'enlève et vibre, au ras de l'herbe, en sautellant.

### III

L'équipe de pêcheurs tire la grande senne  
A basse mer, avant les vagues et le flux;  
Et nul des rudes gars n'est manchot ni perclus,  
Mais l'effort fait saillir et gonfler leur chair saine  
Et les veines des bras musculeux et velus.

### IV

Le soleil tombe et des grappes de lilas sombre  
Fleurissent la forêt marine où Téthys dort  
Sous un voile de pourpre aux filigranes d'or  
Que trempe dans le sang de la clarté qui sombre  
L'invisible ouvrier du fabuleux décor.

### V

Le ciel est gris comme une aile de tourterelle  
Que teinterait un peu de rose veiné d'or;  
Là-bas, le cap lointain dont la mâchoire mord  
L'horizon sombre est las de sa longue querelle  
Et la brume a brisé les dents du monstre mort.

## EN MORVAN

*A Jacques Derbanne.*

L'ombre s'enroule aux flancs des collines farouches  
Et pèse sur les bois et les versants herbeux  
Où dorment lourdement les immobiles bœufs;  
Elle fait grimacer les arbres et les souches  
Des saules noirs pareils à des jeteurs de sorts,  
Tandis que par les vaux mystérieux et morts  
Le monotone appel des hulottes réplique  
Au sifflement du vent dans le houx métallique  
Qui vibre hostilement comme une armure et luit  
Et l'eau sauvage hurle entre les roches grises,  
Ainsi que défaillant de hautes entreprises  
Une guerrière blanche en fuite dans la nuit.

## L'EAU MORTE

*A Charles Bourgault Ducoudray.*

L'étang mystérieux dort parmi les bois sombres,  
Eau de solitude, eau de silence, eau de songe,  
Que le flot rose et blanc des bruyères prolonge;  
Parfois des oiseaux noirs glissent comme des ombres  
Entre les joncs tendus hors des sinistres ondes  
Tels que des glaives d'or aux mains de reines blondes;  
Et sous l'âpre soleil épars en rayons mornes  
Les nymphéas chassés des limpides fontaines  
Où boivent, à la nuit, les cerfs aux belles cornes,  
Attendent tristement les étoiles lointaines.

## RÊVE D'ÉTALONS

*A Edmond Haraucourt.*

Une lourde vapeur rôde sur les prairies;  
La plaine calme dort au chant prochain des eaux  
Et le vol pacifique et lent des grands oiseaux  
Traîne des filets d'ombre aux flots d'herbes fleuries.

L'or brusque du soleil déborde dans l'azur  
Et jaillit de la neige ardente des nuées;  
Puis le ciel morne enclôt les splendeurs refluées  
Dans ses digues de fer éblouissant et dur.

Des cris surnaturels et des glaives d'archanges  
Bruissent dans l'éther magiquement: des voix  
Rauques sonnent l'appel d'invisibles tournois  
Où se heurtent des dieux et des guerriers étranges.

Les étalons vautreés dans le tiède gazon  
Comme au ressouvenir épique des mêlées,  
Eperdument, de leurs prunelles affolées  
Parcourent l'étendue immense et l'horizon,

Et par delà le sable héroïque des grèves  
Regardent, les naseaux gonflés d'un souffle amer,  
Sur la montagne bleue et verte de la mer  
Blanchir en galop fou les cavales des rêves.

Convulsifs et dressés sur leurs jarrets tremblants,  
Le col tendu vers les chimériques crinières  
Ils sentent comme aux jours des fièvres printanières  
Les désirs infinis aiguillonner leurs flancs.

Mais leur chair glorieuse en proie aux frissons vagues  
Dédaigne désormais les vieilles voluptés  
Et le vain désespoir de leurs cœurs indomptés  
Hennit lugubrement vers le troupeau des vagues.

## MARBRE

Les bois religieux se taisent; les oiseaux  
Ont quitté la forêt où meurt le bruit des eaux.  
Seule en sa nudité de vierge et de guerrière  
La déesse de marbre habite la clairière  
Et son corps impollu fait de rêve et d'amour  
Monte, lys immortel, parmi les fleurs d'un jour.  
Ni flûtes de bergers ni chansons de cigales:  
Sauf le frissonnement des herbes amicales  
Dont le flot souple ondule autour d'elle, nul bruit.  
Parfois dans les fourrés un chevreuil brusque fuit  
Farouche d'avoir vu briller la chair sans voiles  
Et l'arc impérieux tendu vers les étoiles.

### **CRISTAL**

*A Emile Gallé.*

Noire sur le cristal pâle et gris comme un ciel  
D'hiver, la libellule énigmatique éploie  
Les ailes dans l'air lourd et pestilentiel.  
Ses immobiles yeux sans tristesse et sans joie  
Cherchent sinistrement une invisible proie  
Et planant sur l'eau verte et morte des marais,  
Vers vos calices d'or, de pourpre et de ténèbres,  
Elle vole vers vos calices à jamais,  
Glauques fleurs qui nagez sur des étangs funèbres  
Où se mire le deuil des pins et des cyprès.

### **CRÉPON**

*A Judith Gautier.*

Des oiseaux merveilleux onglés de griffes d'or  
Tracent dans le ciel calme un candide sillage  
Et la migration d'un éternel voyage  
Tend vers des pics lointains leur immuable essor.

Le caprice du peintre ouvrant les ailes vaines  
Fige ironiquement loin des vierges sommets  
Leur vol: blancs exilés, vous n'atteindrez jamais  
Les cimes que le soir vêt de pâles verveines.

Mais le rêve des monts vous donne leur fierté,  
L'eau des lacs inconnus frémit dans vos prunelles  
Et l'héroïque amour des neiges fraternelles  
Illumine vos yeux de gloire et de clarté:

Telle malgré l'horreur des ténèbres accrues  
Mon âme vole vers la pourpre des printemps  
Et loin des monts neigeux et des lacs où je tends  
Rêve au parfum royal des roses disparues.

### **L'IMPÉRATRICE**

*A Mlle Gabrielle Herold.*

Les dieux d'un riche crépuscule  
Parent d'or fauve et de bijoux  
Les cactus, les lys sans macule  
Et les chrysanthèmes royaux;

La pourpre du jour tombe et glisse  
Sur les terrasses du jardin;  
Le soleil meurt, l'Impératrice  
Frôle les fleurs avec dédain

Et songe, loin des soirs illustres,  
Au lac blanc sous l'aube d'avril  
Où les frêles herbes palustres  
Semblaient des reines en exil.

## L'ASCÈTE

*A Benjamin Constant.*

Après le jour de flamme et le labeur amer,  
L'ascète hiératique accroupi sur la grève  
Entendait résonner une harpe de rêve  
Et son maigre lion dormait près de la mer.

Ni voix ni glissement des barques ou des ailes  
Ne troublaient le silence effrayant et la paix  
Du morne crépuscule épars dans l'air épais,  
Et la bête songeait aux viandes des gazelles.

Mais l'homme dédaignant la tristesse du soir,  
Consumé d'une soif que rien ne désaltère  
Et que n'apaisent pas les coupes de la terre,  
Regardait le soleil rougir l'horizon noir.

Et voyait, en un ciel de pourpre et d'hyacinthe,  
Les pieds cloués, la chair tachant l'horrible croix,  
Le Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, Roi des rois,  
Sinistrement saigner sur la montagne sainte.

## MESSE DES MORTS

*A Bernard Lazare.*

### LES ORGUES

Requiem æternam dona eis, Domine.

Seigneur, ces pèlerins des routes de la vie  
Ont peiné tout le jour vers le terme divin:  
Au lieu des puits d'eau vive et des outres de vin,  
Ils se désaltéraient aux calices d'envie.

Desséchés par le hâle et brûlé par le ciel  
Torride, haletant de la soif infinie,  
Ils ont bu, comme Christ en sa lente agonie,  
La mauvaise liqueur de vinaigre et de fiel.

Sous les savantes mains d'atroces sagittaires,  
Des flèches s'envolaient vers eux d'arcs inconnus  
Et d'invisibles fouets mordaient leurs torsos nus  
Et du métal ardent coulait dans leurs artères.

Ils marchaient pesamment sous le faix de leurs croix  
Avec le seul espoir de ta bonté future;  
Mais les loups de l'enfer guettent la créature  
Et happent en chemin l'âme que tu mécrois;

L'inextinguible feu hurle dans la géhenne  
Et les damnés jetés aux abîmes grondants  
N'apaisent point la faim terrible de ses dents  
Et son gosier féroce est avivé de haines;

N'écarte pas de toi les fidèles troupes;  
Le soir descend; après les heures sans prairies,  
Voici l'instant rêvé des calmes bergeries:  
Ouvre, ô Pasteur des morts, le bercail de repos.

### LES VIOLONS

Et lux perpetua luceat eis.

Seigneur, ces exilés de la seule patrie  
Criaient vers toi du fond des gouffres ténébreux;  
Pitié, fais ruisseler des nuages sur eux  
La source de splendeur promise en Samarie.

Que la mort leur devienne un baptême: revêts  
Leurs flancs martyrisés de robes de lumière  
Et donne leur essor dans la gloire première

Aux cygnes échappés aux pièges du Mauvais.

Magnifiques et purs, après la lutte rude,  
Ils voleront vers les parterres triomphaux  
Où des lys, méprisant la morsure des faux,  
Fleurissent dans la joie et la béatitude,

Tandis que le soleil d'un ineffable été  
Inonde d'or brûlant les roses et dilate  
Les parfums épandus des coupes d'écarlate  
Et que l'éther subtil chante l'éternité.

Rappelle au nid fermé les frissonnantes âmes  
Et les ailes d'amour monteront vers l'Amant  
A travers l'harmonie et l'éblouissement  
Des musiques, des voix, des splendeurs et des flammes,

Et les siècles futurs et ceux qui ne sont plus  
Tressailleront en toi d'une même allégresse  
En oyant tel qu'un chant et tel qu'une caresse  
Frémir au ciel nouveau le vol blanc des élus.

### LES VIVANTS

Agnus Dei qui tollis peccata mundi  
dona eis requiem.

Seigneur, Seigneur, Seigneur, impitoyable maître,  
Nous sommes las des jours et des soleils maudits:  
Epargne aux délivrés l'horreur du paradis,  
Laisse les morts dormir en paix et ne plus être.

Tant de clous ont percé leurs membres ici-bas  
Que nul flot baptismal rédempteur de leurs peines  
Ne laverait les maux et les douleurs humaines  
Et que ton repentir ne leur suffirait pas.

Ils entendraient, au lieu des sublimes cantiques  
Flottant parmi l'encens des lys épanouis,  
Monter de l'Océan tumultueux des nuits  
Le râle inexpié des souffrances antiques;

Rumeur d'airain, sanglot cruel d'un tympanon  
Dont une main haineuse a secoué les cordes,  
Le souvenir rirait de tes miséricordes,  
La voix de tes élus blasphémerait ton nom.

Roi du ciel, reste seul dans ta gloire exécrée  
Formidable, sereine et libre de remords;  
O bourreau des vivants, ne touche pas aux morts,  
Et quand viendra pour nous la suprême vesprée,

Quand les vers rongeront les os de nos genoux,  
Accorde à notre chair en tardive clémence  
Non les vaines clartés, mais l'ombre, le silence,  
Le sommeil et l'oubli de toi-même et de nous.

### LA VANITÉ DU VERBE

#### LA VANITÉ DU VERBE

##### I

Le Runoïa, le prince altier du Verbe d'or,  
Est las de la nature et des formes antiques  
Où l'ébauche du monde est imparfaite encor;

Les bois noirs et leur chant de harpes prophétiques  
Et les monts violets endormis sous le ciel,  
Et les brumes d'argent sur les vagues baltiques,

Et les brises de fleurs et les parfums de miel,  
Et tous les souvenirs alourdis de mystère

Gonflent son cœur amer de mépris et de fiel.

En son être, écrasé par l'ennui solitaire  
Croît, avec le dégoût de sa virginité,  
Le désir d'évoquer une nouvelle terre,

Un monde jeune, un paradis illimité,  
Revêtu d'aubépine immortelle et d'yeuses  
Sous les glaces d'hiver et les soleils d'été,

Où des créations de femmes radieuses  
Se mêleraient d'amour à de mâles héros  
En des lits de gazon semés de scabieuses.

Le Maître déploya l'art magique des Mots:  
Un subit univers naissait de ses paroles  
Comme la perle naît du bruit rythmé des flots.

Une profusion sanglante de corolles  
S'éveillait et germait du rêve des Avrils  
Et l'azur flamboyait de fauves auréoles,

Tandis que les forêts et les guerriers virils,  
Les femmes pâles et les belles chevelures  
Jaillissaient de l'abîme au gré des chants subtils.

Alors, imaginant les caresses futures,  
Le sublime ouvrier du Verbe éperdument  
Songeait un songe blanc pétri de neiges pures.

Il disait son extase et son ravissement,  
Et s'enivrait de la liqueur de la Pensée  
Et sa voix enfantait l'ineffable Tourment;

Elle faisait surgir au jour la fiancée  
Surhumaine, et la Femme idéale venait  
Divinement resplendissante et cadencée.

Elle marchait sur la bruyère et le genêt  
Et des astres vivaient au fond de sa prunelle;  
Un silence d'hymen et de baisers planait.

Le Runoïa, joyeux de l'œuvre faite, en elle  
Se plongeait comme dans un océan de lys  
Et tombait ébloui de la Forme éternelle

Dans le gouffre effrayant des rêves accomplis.

## II

La contemplation dura cent mille années;  
Quand le Maître sortit des songes éclatants,  
Des générations hideuses étaient nées.

Les Rythmes étaient morts; les rires insultants  
Grimaçaient; le soleil blême sur les prairies  
Sans fleurs pleurait les jours anciens et les printemps;

L'épouse maquillée, âpre de pierreries,  
Se raillait du Poète et du Rêve divin  
Et se prostituait aux races amoindries.

Lorsque le Démiurge eut vu ce qui devint,  
Un désespoir immense emplit son âme sombre;  
Il comprit que le Verbe était stupide et vain

Et cria dans la nuit: «Puisque tout croule et sombre,  
«Après l'œuvre magique et sublime du Chant,  
«O paroles, rentrez dans le gouffre de l'ombre.

«Va, monde! abîme-toi, triste soleil couchant!  
«Disparais d'un seul coup dans le néant avide!  
«Fonds-toi dans ma fureur comme un lingot d'argent!»

Plus rien ne fut; la nuit par le ciel morne et vide  
Roula son voile noir sur la fausse splendeur  
Et le Maître, absorbé dans le chaos livide



## TABLE

<i>DÉDICACE</i>	
A LA MÉMOIRE D'ÉPHRAÏM MIKHAËL	<a href="#">7</a>
DE SABLE ET D'OR	
<i>LES FLEURS NOIRES</i>	
LES FLEURS NOIRES	<a href="#">13</a>
LE DIEU MORT	<a href="#">15</a>
RUINES	<a href="#">17</a>
PAR LA NUIT D'AUTOMNE	<a href="#">19</a>
SOLITUDE	<a href="#">21</a>
PAROLES SUR LA TERRASSE	<a href="#">23</a>
L'AUTOMNE A DÉNUDÉ LES GLÈBES	<a href="#">25</a>
<i>LES VAINES IMAGES</i>	
PSYCHÉ	<a href="#">29</a>
ÉLIANE	<a href="#">31</a>
HYMNIS	<a href="#">37</a>
CHRYSARION	<a href="#">40</a>
<i>L'ERRANTE</i>	
L'ERRANTE	<a href="#">45</a>
<i>VERS L'AURORE</i>	
LES AUMÔNIÈRES	<a href="#">59</a>
MARE TENEBRARUM	<a href="#">61</a>
LE PÈLERINAGE HORS DE L'OMBRE	<a href="#">63</a>
NATIVITÉ	<a href="#">67</a>
LE CHÈVRE-PIEDS	<a href="#">69</a>
FLAMMES	<a href="#">71</a>
<i>LE JARDIN DE CASSIOPÉE</i>	
LE JARDIN DE CASSIOPÉE	<a href="#">75</a>
VOIX DERRIÈRE LA HAIE	<a href="#">78</a>
LA DOULEUR A CRIÉ	<a href="#">82</a>
LA GLOIRE DU VERBE	
<i>LA GLOIRE DU VERBE</i>	
LA GLOIRE DU VERBE	<a href="#">89</a>
<i>LES MYTHES</i>	
L'AVENTURIER	<a href="#">97</a>
LE BOIS SACRÉ	<a href="#">102</a>
LES CAPTIFS	<a href="#">109</a>
LES YEUX D'HÉLÈNE	<a href="#">115</a>
SCHAOL	<a href="#">117</a>
RESSOUVENIR	<a href="#">120</a>
GOETTERDAEMMERUNG	<a href="#">122</a>
LA FILLE AUX MAINS COUPÉES	<a href="#">124</a>
LA PEUR D'AIMER	<a href="#">136</a>
LE PRINCE D'AVALON	<a href="#">138</a>
CELLE QU'ON FOULE	<a href="#">141</a>
LA VOIX IMPÉRISSABLE	<a href="#">149</a>
<i>MAYA</i>	
THAÏS	<a href="#">157</a>
JUDEX	<a href="#">160</a>
CHAMBRE D'AMOUR	<a href="#">162</a>
PRINTEMPS D'AUTOMNE	<a href="#">164</a>
LIEDER	<a href="#">166</a>

POUR UNE ABSENTE	<a href="#">179</a>
JOUVENCE	<a href="#">181</a>
LA MORT INUTILE	<a href="#">183</a>
L'AME SEULE	<a href="#">185</a>
PETITS PAYSAGES	<a href="#">189</a>
EN MORVAN	<a href="#">191</a>
L'EAU MORTE	<a href="#">192</a>
RÊVE D'ÉTALONS	<a href="#">193</a>
MARBRE	<a href="#">195</a>
CRISTAL	<a href="#">196</a>
CRÉPON	<a href="#">197</a>
L'IMPÉRATRICE	<a href="#">199</a>
L'ASCÈTE	<a href="#">200</a>
MESSE DES MORTS	<a href="#">202</a>
<i>LA VANITÉ DU VERBE</i>	
LA VANITÉ DU VERBE	<a href="#">209</a>

*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le trente octobre mil huit cent quatre-vingt-dix-sept

PAR

L'IMPRIMERIE V<sup>ve</sup> ALBOUY

POUR LE

MERCVRE

DE

FRANCE

\*\*\* END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LA LYRE HÉROÏQUE ET DOLENTE \*\*\*

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at [www.gutenberg.org/license](http://www.gutenberg.org/license).

**Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works**

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website ([www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in

paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this

agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

## **Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™**

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™'s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

## **Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at [www.gutenberg.org/contact](http://www.gutenberg.org/contact)

## **Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate).

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate)

## **Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works**

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and

distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.